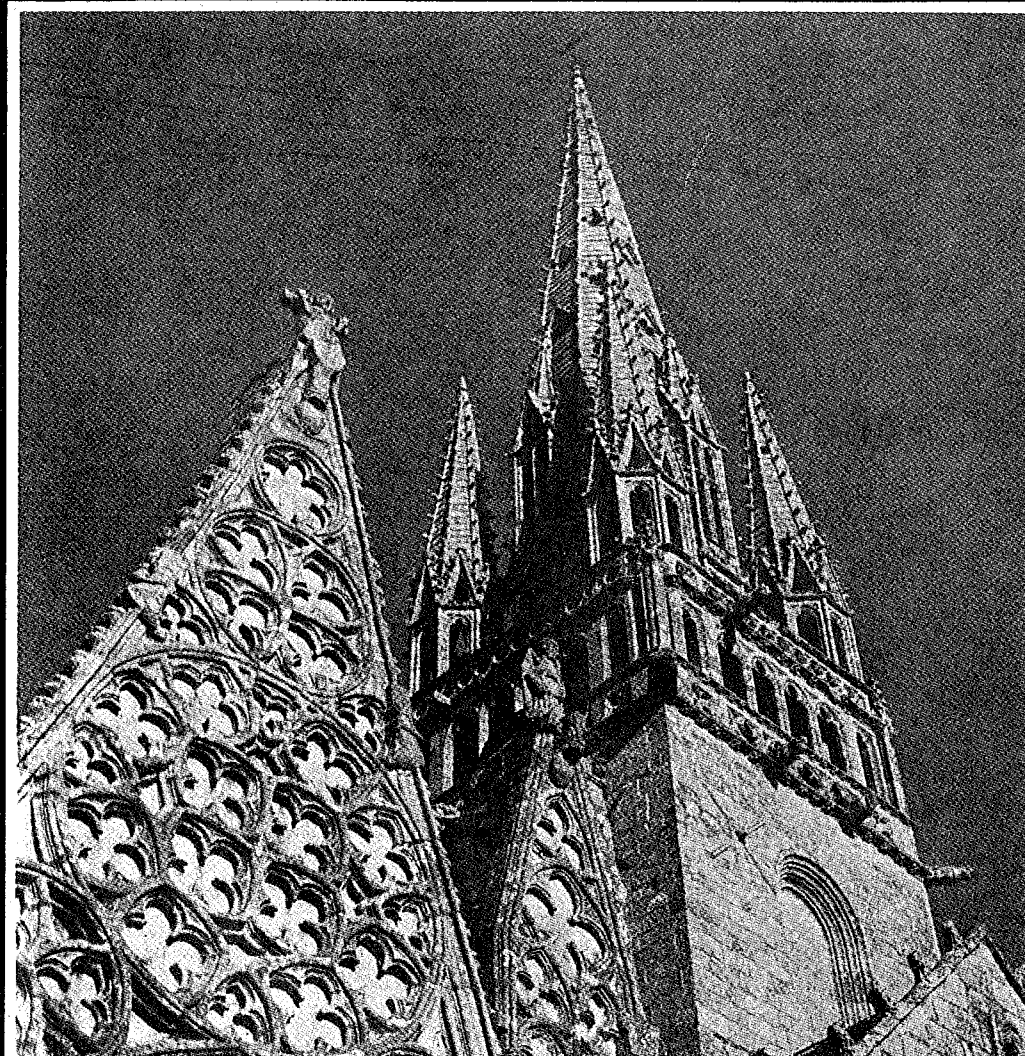


LEON LE BRUG

NOVEMBRE - DÉCEMBRE
DU - KERZU
N° 194 1972



Renseignements

Prix du numéro 2,00 Fr.
Prix de l'abonnement ordinaire. . . . 15,00 Fr.
Pour l'étranger 20,00 Fr.
et d'honneur 20,00 Fr.

DIRECTION, RÉDACTION, ADMINISTRATION

Chanoine MÉVELLEC, Chapelain de la Salette. 29 N - Morlaix
Téléphone (98) 88-08-57 Morlaix - C. C. P. Nantes 329.30

A MERLEVEZ: Messe Bretonne de Noël à la Radio.

Notre prochaine messe bretonne de Noël sera radiodiffusée à partir de l'église de Merlevenez dans le Morbihan. Le nécessaire a été fait auprès de l'O.R.T.F. pour que cette émission en vannetais soit aussi audible que celle de Quistinic l'an dernier, qui fut réalisée dans de bonnes conditions.

Office de 10 h à 11 h.

Sur Rennes-Thourie et France II, 243 m et non 242.

UN MOT DE L'ADMINISTRATION

Et donc des finances.

Notre dernier numéro, qui était de 44 pages, a été tiré exceptionnellement à 2 200 exemplaires et a coûté, rien que pour l'imprimerie, 333 000 anciens francs.

Les autres numéros de l'année ont été de 36 et 40 pages, tirés à 2 000 exemplaires, dont le prix a oscillé entre 355 et 385 000 francs. Nous avons donc fourni en pages de texte plus que les 32 pages promises.

Pour faire face aux dépenses d'imprimerie et aux frais généraux nous avions touché, au 1^{er} décembre : 568 abonnements par la poste et 342 de main à la main, contre 544 et 370 l'an dernier à la même date.

Nous ne vivons que des seuls abonnés au nombre de 1 800. A peine les 2/3 payent dans l'année. Les autres sont à porter au bureau de... bienfaisance pour un temps. Malgré tout la revue tient grâce aux abonnés d'honneur et à quelques cœurs généreux. Grâces leur soient rendues.

Mais les négligents ne pourraient-ils faire un petit effort à temps et quelques propagandistes se déclarer pour soutenir notre dur combat ? Notre Bretagne et notre foi chrétienne ne le méritent-elles pas ?

SOMMAIRE

Un Court Crédo	p. 1	A propos de Monographies.	p. 18
Un Breton à l'Académie Française	p. 2	Bezit Laouen.	p. 21
Un immense Cri d'Espérance	p. 4	Luskellerez miz du	p. 22
Un Breton remis en cause dans son pays	p. 6	Nedeleg ar Skolaer Koz	p. 23
Des Instruments de Musique Bretonne	p. 10	Nedeleg ar Vereuri	p. 27
A Travers les Livres	p. 13	Kontadennou.	p. 28
		Bro Gwened.	p. 33
		Chob al Lonker	p. 36

EN COUVERTURE :

L'église Notre-Dame de Roscudon à Pont-Croix (Finistère) avec le tympan ajouré de son porche, unique en son genre, et sa flèche de cathédrale, lancés tous deux vers le ciel dans un mouvement que Jos Le Doaré a saisi avec un rare bonheur.

133963

★
Bloavez mad digant Doue
Da lennerien ar Bleun Brug
Ha d'an oll vrettoned dre ar bed



Un court Crédo

— Je crois au Père Tout-Puissant qui a fait de rien le Ciel et la Terre, l'Univers visible et invisible.

— Je crois en Jésus-Christ, le Fils unique né du Père dans un présent éternel, vrai Dieu, né du vrai Dieu, qui, pour nous les hommes et notre salut, a pris chair par l'Esprit-Saint de la Vierge Marie; et qu'il s'est fait homme, qui a vécu parmi nous plein de grâce et de vérité; qui a souffert sous Ponce Pilate; qui est ressuscité dans la gloire du Père, d'où il viendra juger les vivants et les morts.

— Je crois en l'Esprit-Saint, qui avec le Père et le Fils reçoit même adoration et même gloire.

— Je crois que l'Eglise est le corps du Christ et qu'elle continue son œuvre et sa présence.

— Je crois que le sacrifice de la messe reproduit mystérieusement le sacrifice de la Croix. Je crois que le Christ est réellement présent dans l'Eucharistie, cette nourriture céleste.

— Je crois à la rémission des péchés des justes dans l'amour, à la communion des vivants et des morts.

— J'espère en l'unité de tous les chrétiens.

— Je crois à la résurrection des morts, à la vie éternelle.

— J'attends le moment où Dieu sera tout en tous.

Jean GUITTON,
de l'Académie française.

Ce credo court termine le livre que Jean Guitton a publié chez Grasset au début de 1972.

Quelques essais de credo du même genre ont paru ces temps-ci dans des revues religieuses.

On en devine le dessein : offrir aux âmes droites des certitudes où appuyer leur foi ébranlée par toutes les contestations et les remises en cause dans notre génération en fièvre.

Ils résument bien sans la remplacer la longue déclaration en 23 articles de Paul VI, clôturant « l'Année de la foi » le 30 juin 1968, à l'occasion du dix-neuvième centenaire du martyre des bienheureux apôtres Pierre et Paul.

C'est celle-ci surtout qu'il faut connaître et méditer.



Le Cardinal Daniélou

Un Breton à l'Académie Française

Il s'agit du cardinal Jean Daniélou.

Son beau-frère, Georges Izard, en était déjà, mais la Bretagne depuis Charles Le Goffic, mort en 1932, n'en avait plus connu. C'est donc une sorte d'événement pour ses compatriotes. Sans doute notre académicien n'est-il Breton que par ascendance. Il est bien né, en effet, à Neuilly (1905), mais d'un père Breton, maire de Locronan en Cornouaille et député de Chateaulin, et d'une mère descendante d'une famille irlandaise (les Glamorgan), installée en Bretagne depuis longtemps. A ce double titre, il s'est toujours senti Celte breton et n'a jamais hésité non seulement à le proclamer en parole, mais à le montrer en actes. N'a-t-il pas présidé la Grande Troménie de Locronan l'année dernière ? Et n'avait-il pas auparavant donné la conférence inaugurale de l'Université bretonne d'été de fin août 1965 au Likès de Quimper, conférence sur l'Eglise et la culture bretonne, qui avait été publiée *in extenso* dans notre revue « Bleun Brug » ?

Il n'est pas dans notre dessein de retracer la carrière du nouveau promu.

Disons seulement qu'il fut en son temps le plus jeune agrégé de France, ce qui aurait pu le mener loin dans le monde. Mais tôt après son diplôme, il avait décidé d'entrer dans les ordres chez les Jésuites, où il devait se consacrer tout entier aux études et à l'enseignement pour lesquels il était si doué.

Sa mère avait fondé l'école normale supérieure catholique de Neuilly qu'elle dirigeait avec maîtrise. Lui, brilla à l'Institut catholique de Paris dont il est aujourd'hui doyen de la faculté de théologie. La patrologie, l'histoire de l'Eglise (1), le dogme ont toujours été de son domaine. Il avait beaucoup d'influence sur les jeunes dans ses cours et hors de ses cours, quand il les entraînait sur les routes en pèlerinage à Notre-Dame-de-Chartres en chantant avec eux le long des étapes.

Appelé comme expert au Concile, il le fut encore au Synode des évêques en 1969 par une décision personnelle du pape Paul VI, qui venait de l'élever au cardinalat.

(1) Pour les premiers siècles.

Cela lui a donné du poids dans l'Eglise. Son influence, il l'emploie à combattre les erreurs modernes les plus dangereuses, par la parole et par la plume, par la conférence et par les livres. On peut le considérer comme un des champions de la foi dans notre siècle. Voici de larges extraits de son allocution du 6 novembre 71 au Congrès international des intellectuels à Strasbourg, qui nous donne une idée des matières qu'il défend et de la manière dont il les défend.

..

Pourquoi ce colloque est-il important ? Eh bien ! parce qu'on a prononcé plusieurs fois ce mot et, il faut le dire, qu'il y a aujourd'hui un terrorisme. Il y a aujourd'hui des gens que l'on considérerait comme des marginaux dans l'Eglise. Qu'est-ce qui nous fera croire que ceux qui sont ici réunis dans cette salle et à cette tribune sont des marginaux dans l'Eglise, qu'ils représentent je ne sais quelle secte de droite ? Je dis que ceci est tout bonnement ridicule. Car, chose étrange, il semble que le Synode viennois donne raison à ceux qui sont réunis dans cette salle, et que, par conséquent, nous éprouvons ce soir la conscience non pas d'être en marge de l'Eglise, mais d'être au cœur de l'Eglise, et que ce sont peut-être d'autres qui sont alors des marginaux !...

Il y a quelque chose que nous ne pouvons plus supporter, c'est qu'on nous dise qu'il y a deux églises : une église conservatrice qui serait l'Eglise de l'infailibilité du pape, l'Eglise du célibat des prêtres, l'Eglise des sacrements, l'Eglise de l'institution ; et puis il y aurait une autre Eglise : l'Eglise du mariage des prêtres, l'Eglise des charismes et de la mise en question des institutions, l'Eglise de l'horizontalisme et de l'abandon de la prière pour une action qui ne serait plus qu'une action temporelle. Nous disons que c'est ridicule d'opposer ces deux Eglises, nous disons qu'il n'y a qu'une Eglise, celle de la foi, celle de la fidélité au souverain pontife, de l'accent mis sur la contemplation, du célibat des prêtres et, en même temps, celle du combat pour la justice et pour la paix dans la société d'aujourd'hui.

Pourquoi y a-t-il aujourd'hui un drame des jeunes ? Parce que, au niveau de leur classe terminale ou de leurs années d'études, les seuls auteurs qu'ils ont à se mettre sous la dent sont ceux qu'énumérerait Gabriel Marcel : Nietzsche, Freud, Marx et Sartre. Eh bien ! une jeunesse nourrie de ces auteurs, comment garderait-elle la foi ? Et je dirai : non seulement comment garderait-elle la foi, mais qu'est-ce qu'elle aurait à apporter au monde ?

Il y a donc aujourd'hui un très grand appel qui nous est fait de mettre davantage l'accent sur l'effort de créativité dans les grands domaines de la culture et de la pensée.

Ceci est essentiel dans un monde où les problèmes de loisirs, les problèmes de culture, les problèmes de pensée vont prendre une influence de plus en plus grande.

La question n'est pas que l'Eglise serait aux prises avec une menace du dehors plus grande qu'à d'autres époques : faire tomber toutes les responsabilités des malheurs de l'Eglise sur le surréalisme et sur la technique. C'est une mauvaise plaisanterie.

En réalité, la technique, la science, la société actuelle lancent un défi à l'Eglise et il est excellent que des défis soient lancés, car c'est précisément quand des défis sont lancés que ceux-ci suscitent des ressources de créativité et d'invention.

Mais pour qu'un défi soit relevé, il faut qu'il soit en face d'un organisme sain et bien portant... Les organismes malades sont incapables de s'adapter...

Une Eglise malade, dans laquelle la foi serait plus ou moins dégradée et où l'on ne saurait plus ce que c'est de croire à la Résurrection, où l'on nous dirait que c'est un langage pour exprimer la foi de chrétiens anciens, et que nous avons à en inventer un autre où le fait de dire que le corps du Christ est sorti glorifié du tombeau serait considéré comme un mythe. Une foi dans laquelle cette affirmation fondamentale de l'irruption de Dieu dans l'Histoire serait mise en question, un christianisme où il n'y aurait plus cette fidélité à la hiérarchie de l'Eglise, cette importance donnée au sacerdoce surtout au sacerdoce sous sa forme éminente, celle du souverain pontife et des évêques, une Eglise enfin qui ne serait plus l'Eglise de la vie intérieure, de la contemplation, de l'intimité avec le Christ, une Eglise sans foi, sans sacrements, sans prières, une Eglise malade serait parfaitement incapable de relever les défis du monde moderne, de s'adapter à lui et d'y apporter quelque chose.

Cardinal Jean DANIELOU,
de l'Académie française.

Un immense cri d'espérance

« Emgleo Breiz », « Kuzul ar Brezoneg » et « Skol an Emzav » avaient convié le 26 novembre, à Pontivy, leurs adhérents et tous les militants de la langue bretonne à participer à une journée d'action pour la défense de la langue et de la culture bretonnes.

Leur appel n'a pas été vain, puisque 1 000 à 1 200 personnes, où dominaient largement les jeunes, y ont répondu. Pendant quatre heures elles ont applaudi, acclamé, ovationné les chanteurs, musiciens et orateurs qui se sont succédé à la tribune pour proclamer leur foi dans la Bretagne et leur détermination de défendre coûte que coûte le droit des Bretons à utiliser sans restriction leur langue et leur culture.

Ce qui est nouveau, ce n'est pas que ce droit ait été une fois de plus rappelé, c'est que des organisations culturelles dont les divergences sont connues aient fait taire ces divergences pour exposer ensemble les raisons profondes qui les poussent à livrer aujourd'hui ensemble le combat pour la langue et la culture bretonnes.

Ce qui est nouveau aussi, c'est que ceux qui se sont exprimés à Pontivy se soient exprimés dans un langage que jusque-là on n'avait guère eu l'occasion d'entendre ; le temps des vœux, demandes et autres pétitions est terminé. Voici le temps venu pour le peuple breton d'exiger

la liberté de décider lui-même de la place qui doit être celle de la langue et de la culture bretonnes en Bretagne et notamment dans l'enseignement.

Eh bien ! voilà un langage nouveau et qui a soulevé dans une même communion le millier de jeunes qui était venu à Pontivy manifester pour une Bretagne plus juste, plus humaine, plus fraternelle.

Ce langage nouveau s'est naturellement reflété dans la déclaration finale, qu'on lira par ailleurs, et qui constitue désormais la charte de l'EMZAV !

Elle est accablante pour l'Etat qui, sous des masques différents, a pratiqué depuis un siècle, en Bretagne, la même politique d'ostracisme et de génocide culturels.

Elle est accablante pour les députés bretons de la majorité qui ont foulé aux pieds l'engagement qu'ils avaient pris, le 25 avril 1970, à Pontivy, à l'assemblée générale du CELIB, de « tout mettre en œuvre pour que soit adopté enfin un statut général des langues et cultures régionales ».

Mais pour tous ceux qui se sont retrouvés à Pontivy le 26 novembre 1972, elle est le signe d'une foi retrouvée dans nos destinées, un immense cri d'espérance jailli au cœur même de la Bretagne et poussé par ces voix innombrables de notre jeunesse.

Un élan nouveau est né qui va susciter d'autres élans qui en susciteront d'autres à leur tour. Il faut maintenant que la vague déferle et s'étende à tout le pays.

Alain DRÉGER.

TEXTE DE LA DÉCLARATION FINALE

Depuis cent ans nous ne cessons de mendier en vain de l'Etat français la reconnaissance de nos droits culturels. Nous ne voulons plus rien demander qui ne soit écouté. Il nous faut savoir que la solution aux problèmes du peuple breton dépend de lui seul. Nous ne sommes parvenus à rien tant que l'avenir de notre pays a été confié aux seuls députés bretons et à l'Etat. Les députés des départements bretons se déclarent partisans de l'enseignement du breton et de son emploi généralisé. En vérité, les quelques miettes qui nous ont été attribuées et dont, semble-t-il, se contentent nos députés, démontrent de la manière la plus claire « qu'ils se foutent » de la langue de ce pays. C'en est trop. Le moment est venu pour eux d'ouvrir les yeux sur la réalité et de rejoindre le combat du peuple breton : de se battre et non de faire semblant.

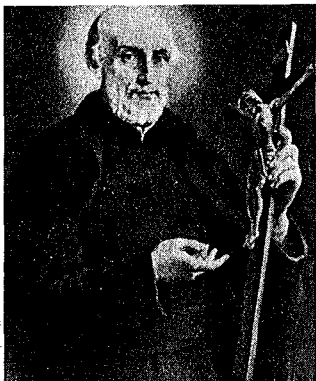
Nos exigences sont claires :

— La liberté pour les Bretons de décider eux-mêmes de la place qui doit être celle de la langue et de la culture bretonnes en Bretagne et notamment dans l'enseignement ;

— La libre détermination des objectifs économiques conditionnant le développement de la Bretagne, ainsi que la mise en place des institutions démocratiques qui permettront aux Bretons de gérer eux-mêmes leurs propres affaires.

Kuzul ar Brezoneg
Emgleo Breiz
Skol an Emzav

Et tous les militants de la langue bretonne réunis à Pontivy le 26 novembre 1972.



Le Bienheureux Julien MAUNOIR
qui a dirigé les Missions
Bretonnes de 1640 à 1683.

UN BRETON REMIS EN CAUSE DANS SON PAYS

Le bienheureux Père Maunoir (1606-1683) n'était pas de la Basse-Bretagne, de celle qui « bretonne ».

C'était un « gallo » né au pays des marches de Fougères, à Saint-Georges-de-Reintembault, et s'il avait donné suite à son idée première d'aller évangéliser les Canadiens, jamais on n'aurait vu la couleur de ses yeux, ni entendu le son de sa voix chez les chrétiens de Cornouaille, du Léon, du Tréguier et de Vannes qui furent, en fait, ses ouailles de prédilection, alors qu'au point de départ, il ne connaissait pas leur langue.

Mais c'était un homme suscité de Dieu et gardé en réserve pour relever la Bretagne de ses ruines, après les guerres de Religion. Les dévastations matérielles étaient grandes, la détresse spirituelle encore plus grande et très bas le niveau moral. On aurait dit que Satan avait mis ses griffes sur ce peuple et lié les consciences. Qui les libérerait ? Qui les sortirait de leur misère et ignorance ? Il y avait peu à compter sur un clergé enfermé dans sa routine et son conformisme, qui continuait à parler latin ou français à l'église, devant des gens qui ne comprenaient que le breton, incapable donc d'innover, d'inventer quelque méthode nouvelle pour mettre le message du Christ à la portée des fidèles.

LE LIBERATEUR

On n'avait pas prévu qu'un jeune jésuite non bretonnant, ordonné prêtre en 1637 et débarquant à Quimper en 1640 pour y enseigner au collège des Pères, ce qu'il avait enseigné pendant trois ans à Nevers, c'est-à-dire les humanités, allait prendre en mains la situation tôt après, et, renversant la vapeur, soulever toute une province pendant 43 ans. C'est là pourtant le miracle du Père Maunoir, quand il reçut un certain don des langues et put catéchiser, prêcher, confesser et même écrire en breton. Ce fut dur dans les débuts. Les prêtres et les religieux bretonnants ne se décidèrent à lui venir en aide que lorsque quelques docteurs de Sorbonne et quelques jésuites éminents leur eurent donné l'exemple en participant à ses grandes missions populaires ; mais bientôt plus de quatre cents ecclésiastiques s'étaient mis à sa disposition pour former des équipes volantes, qui remuèrent les paroisses jusqu'à la mort du Père et bien plus loin. Leurs successeurs (car ils en auront au fil des générations), seront assez heureux pour porter le flambeau et la grâce de ces grandes missions par-delà la Révolution française, la guerre de 1870 et même celle de 1914.

Mais le Père Maunoir ne fut pas seulement le libérateur des âmes et des consciences des Bretons, le restaurateur de leur foi et de leurs mœurs. Il fut encore leur pacificateur au moment des troubles et des jacqueries provoquées dans le peuple en 1675 par les agents du fisc, devenus odieux dans leurs exigences. On connaît, un Breton en tout cas devrait connaître,

la Révolte du papier timbré, appelée encore la Révolte des Bonnets rouges. La répression qui suivit devrait aussi être connue. C'est dans toutes les *Histoires de Bretagne*. Par ailleurs un grand historien, professeur à l'université de Rennes, Arthur de la Borderie, suivi par Le Moine, Luzel, Tempier, Ducrest de Villeneuve, Le Men (pour ne citer que ceux-là), ont assez écrit de cette célèbre insurrection pour que nul n'en ignore et sans que nous ayons à en référer aux biographies du bienheureux Maunoir lui-même par les Pères Boschet, d'Hérouville et Séjourné.

Malheureusement, aujourd'hui, librettistes, chansonniers, écrivains et hommes de théâtre de Bretagne font facilement bon marché des documents historiques. L'exemple leur est venu de haut. Morvan Lebesque lui-même, il y a plus de deux ans, dans un livre (1) qui a fait grand bruit, n'a-t-il pas tracé du Père Maunoir une image inexacte pour ne pas dire faussée ?

..

L'AFFAIRE DE COMMANA

C'est ce qui explique la récente affaire de Commana et la table ronde qui s'ensuivit le 14 novembre dernier. Voici les faits.

Une soirée théâtrale intitulée « Pourquoi n'allez-vous pas à Paris ? » avait été donnée dans cette commune des monts d'Arrée (Finistère) par la troupe Tristan Corbière du lycée de Morlaix, après avoir été annoncée à l'église, à l'instigation de l'animateur de l'Union locale des maisons de jeunesse et culture de la vallée de l'Elorn. La pièce fut jugée par des catholiques comme injurieuse à la mémoire d'un missionnaire breton, le Père Maunoir, qui en était le héros principal. Contrairement à l'Histoire on l'y montrait à l'exemple de Morvan Lebesque, comme un agent du fisc royal dans l'affaire du « Papier timbré » et un oppresseur du peuple breton au service du duc de Chaulnes, chargé de la répression de cette révolte. Par ailleurs, la personne du saint jésuite était ridiculisée dans son rôle de catéchiste et de prédicateur faisant marcher son auditoire au tambour et à la baguette.

La protestation des catholiques trompés dans leur bonne foi par l'annonce du recteur, lui-même trompé, amena la convocation d'une table ronde de deux douzaines de personnes, parmi lesquelles à côté du responsable de la séance on pouvait compter les trois curés-doyens et les trois conseillers généraux de la région de l'Elorn (Landivisiau, Sizun et Plou-dir), quelques maires et les principaux plaignants.

Le compte rendu qui nous a été communiqué couvre quatre grandes pages qu'il serait trop long de reproduire ici. Disons simplement que le film ou l'enregistrement du texte de la pièce sur bande magnétique, promis par ses défenseurs, ne fut pas produit au débat qui ne pouvait plus se porter qu'autour de documents historiques que les interpellateurs étaient à peu près seuls à posséder, si bien que les affirmations gratuites de la partie adverse prenaient d'elles-mêmes figure de procès d'intention. Ce n'était pas là une bonne réponse à la demande d'explication des catholiques. Ceux-ci durent s'en contenter, faute de mieux, et accepter que leurs adversaires plaïassent ignorance des faits véritables sur lesquels était bâti le jeu scénique. A ce prix, le ton du débat ne sortit jamais des limites de la courtoisie.

Cela ne servirait en rien, l'honneur de la Bretagne que d'insister sur la manière dont dans la première partie de la pièce est montrée l'oppres-

(1) Il s'agit de : « Comment peut-on être Breton ? », dont la critique a paru dans le « Bleun Brug » au numéro de mai-juin 1970.

sion du peuple breton par l'Etat français, en la personne de Louis XIV, déguisé en grand cycliste, entouré de petits cyclistes. et sur la manière dont dans la seconde est présentée son oppression par l'Eglise sous la forme d'un Père Maunoir en soutane, tambour et baguette à la main comme dans un cirque de foire.

Mieux vaut définir le vrai rôle de notre grand missionnaire dans cette malheureuse affaire du « Papier timbré ».

LE PÈRE MAUNOIR, PACIFICATEUR

Trente-cinq années de succès dans les missions bretonnes avaient donné au Père Maunoir grande influence sur le peuple breton et grand poids auprès des autorités représentant le roi de France.

Lorsqu'en fin août 1675, le duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne, bloqué sans défense à Port-Louis par les paysans de Quimperlé et des environs, put enfin recevoir de Paris les troupes de secours, les 6 000 soldats du « régiment de la Couronne », il se trouva en mesure de donner suite aux projets de vengeance qu'il avait ruminés pendant sa détention d'un mois et plus. Les repréailles s'annonçaient terribles.

Qui pourrait s'interposer ?

Jusqu'ici des prédicateurs avaient réussi par les missions à calmer un peu les esprits. Le Père Lefort, supérieur des Jésuites de Quimper, et les prêtres parlant breton, envoyés par Mgr de Guémadeuc dans le pays de Saint-Pol-de-Léon, étaient du nombre, mais aucun ne valait le Père Maunoir, qui avait réussi à Plouguernevel à désarmer les paysans venus à l'église lui chercher noise comme à un agent de la gabelle. Mis au courant de l'aventure de Port-Louis et des suites possibles, l'homme de Dieu entraîna des foules à Sainte-Anne d'Auray en pèlerinage de prière, de pénitence et d'intercession, et lui-même s'en vint peu après à Vannes au tombeau de saint Vincent Ferrier, l'évangéliste de la Bretagne pendant la guerre de Cent ans. Passant par Hennebont, il alla voir le duc, enfin délivré, pour plaider auprès de lui le sort des rebelles afin que fussent épargnés les moins coupables qui se recommanderaient à sa clémence et que les autres ne fussent pas envoyés à la mort sans le secours de la religion. Il réussit à améliorer un peu les sentiments du gouverneur, jusque-là fou de rage et il fut entendu que le Père suivrait la colonne de l'expédition punitive, pour exercer son ministère. Celle-ci fut à Quimperlé le 30 août. Là, notre missionnaire trouva de l'appui auprès du prieur commendataire de l'abbaye Sainte-Croix, Guillaume Charrier, seigneur de la ville et paroisses voisines, qui avait plusieurs fois reçu et bien reçu chez lui le duc. Pendant près d'un an, il avait dû lui-même défendre son monastère contre les paysans révoltés et presque tous les jours il allait à cheval parmi eux au péril de sa vie pour leur parler raison. Il n'hésita pas à accompagner le Père Maunoir à la tombée de la nuit aux lisières des bois au risque de recevoir avec lui des coups d'arquebuse, pour éclairer les malheureux paysans sur leur situation terrible. Ils réussirent à sauver des têtes et à préparer les autres à une mort chrétienne.

Il en fut de même, le 2 septembre, à Quimper, où grâce à Mgr de Coetlogon, notre pacificateur parvint à adoucir la rigueur du châtement. Des indemnités en argent firent épargner des vies. Cela se pratiqua également à Gourin, Guiscriff, Spézet, Carhaix, Poullaouen, etc.

Néanmoins, les paroisses des environs de Pont-L'Abbé eurent atrocement à souffrir et le passage de l'armée à Morlaix, Lannion et Guingamp ne fut pas sans laisser de traces sanglantes.

Vraiment cette expédition punitive prit figure devant les Bretons d'un sinistre « Tro-Breiz (1) » dont l'affreuse image hanta leur imagination pendant de longues années.

Mais, qui peut dire jusqu'où seraient allées les choses, si les révoltés n'avaient trouvé dans le Père Maunoir un intercesseur puissant devant les hommes comme devant Dieu ? Les contemporains lui ont rendu justice.

Après le départ des troupes, les gens accouraient plus en foule que jamais aux grandes missions qu'il devait encore donner pendant huit ans. On cite surtout celle de Pontivy, en novembre de l'année terrible. La ville et les environs avaient été parmi les plus durement frappés, mais nulle part la moisson spirituelle ne fut plus abondante...

F. MEVELLEC.

P.S. — *Les causes profondes et la signification véritable de la Révolte du papier timbré, qui est la troisième jacquerie basse-bretonne depuis l'accession d'un prince capétien au trône de Bretagne, au temps de Philippe Auguste, sont exposées dans le premier tome de l'« Histoire générale du combat mené par les paysans bretons à travers les siècles pour la conquête de leurs libertés essentielles. » Ce tome sert d'introduction et de support à l'histoire plus particulière du combat mené par l'Office central de Landerneau, dont les préliminaires commencent en 1906 et qui se déroulent effectivement de 1911 à nos jours.*

Ce premier tome qui arrête l'histoire en 1919 est sous presse. On peut déjà y souscrire au prix de 10 F pour 225 pages, comme il est dit dans la feuille incluse dans ce numéro du « Bleun Brug ».

(1) Tro-Breiz : Tour de Bretagne.

COMBAT DU PAYSAN BRETON A TRAVERS LES SIÈCLES

EN SOUSCRIPTION

Combat du paysan breton à travers les siècles, par le chan. Mévellec.

Ce combat pour son pain et ses droits essentiels commence dès son implantation en Armorique et se poursuit encore de nos jours.

Il est décrit en deux tomes.

Le premier, qui est de 225 pages, comprend trois parties :

I. Le paysan breton en général sous le régime domanial ou féodal jusqu'à la Révolution; et sous le régime libre ou syndical jusqu'en 1906.

II. Organisation des syndicats agricoles finistériens de 1906 à la guerre de 1914.

III. La « reprise » après la guerre jusqu'au Congrès national des Syndicats agricoles à Quimper en octobre 1924.

Ce premier tome est sous presse et paraîtra pour Pâques.

Prix en souscription : 10 F port en plus.

Prix en vente ordinaire : 12 F port en plus.

Le second tome, qui sera de 425 pages, ne paraîtra que fin 1973.

Il sera naturellement d'un prix double du précédent.

On peut souscrire d'ores et déjà au premier tome selon la formule que l'on trouvera plus loin.

A PROPOS DU MARÉCHAL DE GUEBRIANT

Une ligne malencontreusement sautée dans le dernier numéro, page 3, a fait mourir notre héros après sa victoire de Wolfenbützel qui est de 1641 et remportée dans le duché de Brunswick.

En fait, c'est en novembre 1643 qu'il est mort victorieusement sur la brèche, au siège de Rottweil, dans le Wurtemberg, après avoir conquis l'Alsace à la France.

A tous ces titres, son corps fut ramené à Paris et confié en dépôt à la garde de Saint-Vincent-de-Paul pour être inhumé en juin 1644 à Notre-Dame avec des honneurs exceptionnels.

Déjà, en mars 1642, après la victoire de Kempen sur le Rhin, le comte de Guébriant avait été fait maréchal de France et ce, honneur exceptionnel aussi, sans qu'il y eût vacance de titre.

C'est Turenne, créé maréchal l'année suivante, qui devait lui succéder à sa mort au commandement de l'armée d'Allemagne.

A propos de cette « armée d'Allemagne », les historiens ont noté un détail curieux :

En juin 1642, avant le passage du Rhin, le maréchal de Guébriant, à la suite de demandes répétées de renforts, avait fini par en recevoir. C'était un corps de Bretons, ses compatriotes, payés, sinon levés, par les états de Bretagne. Il y en avait 3 000 venus par la Hollande. Ces Bretons s'intéressèrent fort à la musique militaire où ils trouvaient remède à leur grande nostalgie. Ils apprirent à jouer d'un instrument germanique dont nous vous parlerons plus loin. C'est la « bombarde », qu'ils implantèrent à leur retour en Bretagne où elle connut un étonnant succès.

Des Instruments

de Musique Bretonne

Les données qui vont suivre sont extraites d'une causerie faite à Brest en 1970 devant la Société des Chevaliers de Bretagne par un des lecteurs de notre revue, l'ingénieur Per ar Gwenn. Elles répondent à des réflexions qui nous sont parfois adressées : « Et la musique bretonne ? Le « Bleun Brug » n'en parlera donc plus ? »

Nous ne sommes que plus heureux de publier ce texte en y joignant nos compliments à l'auteur.

..

J'en viens maintenant aux instruments de musique des Bretons.

LE BINIOU — Il y a bien sûr le *biniou*, pas tellement particulier à nos compatriotes, car plusieurs régions de France et d'assez nombreux pays d'Europe font usage d'appareils à vent de même genre, avec poches de réserve d'air, maintenus sous pression soit par le souffle de l'exécutant, soit par un soufflet. Un inconvénient : si cette pression s'écarte trop d'une certaine valeur, la hauteur du son varie. Il est difficile de jouer correctement. Par contre, il offre l'avantage de pouvoir jouer sans arrêt, même lorsque le sonneur éprouve le besoin de reprendre sa respiration. Une remarque : du fait de son fonctionnement, le biniou ne peut faire qu'une musique coulée et ne peut séparer les notes d'une musique pointée.

LA BOMBARDE — Il est le plus souvent associé à la *bombarde*, simple tuyau sonore possédant une percée de sept trous, et qui est une sorte de hautbois rustique. C'est à la bombarde que l'on confie le soin de moduler les phrases musicales comportant des notes pointées ; mais il est dur à jouer et doit s'arrêter par moments, pendant lesquels le biniou seul reprend le motif en musique coulée.

Les Bretons sont seuls parmi les Celtes à utiliser la bombarde, mais cette dernière n'est pas d'origine celtique ; son importation en Bretagne date, assez curieusement de la guerre de Trente ans. En effet, tous les Etats allemands n'étaient pas des alliés de l'Empire germanique ; certains d'entre eux, notamment les Souabes et les Seigneuries au nord du lac de Constance combattaient cet empire sous les ordres du maréchal Budes de Guébriant, un Breton de Pluduno, qui faisait souvent appel à des mercenaires de notre pays pour grossir ses effectifs. A la fin de la guerre où à l'échéance de leur contrat, plusieurs de nos compatriotes ont ramené avec eux un instrument qui s'harmonisait avec les binioux et pouvait constituer avec ceux-ci un ensemble régimentaire plus étoffé, un ancêtre du « bagad ».

Cet instrument s'appelait en allemand : « baumhart », qu'on peut traduire par : dur de l'arbre, ou cœur de l'arbre, ou encore haut du bois, car ce tuyau sonore était travaillé dans la partie centrale et très résistante d'un bois dur. Certains ont avancé que le mot bombarde était une mauvaise traduction phonétique du mot « baumhart » mal entendu par des oreilles bretonnes. C'est possible. Le nom français de hautbois a été adopté, quoique déformé par les Italiens qui le désignent sous le nom d'« oboé ».

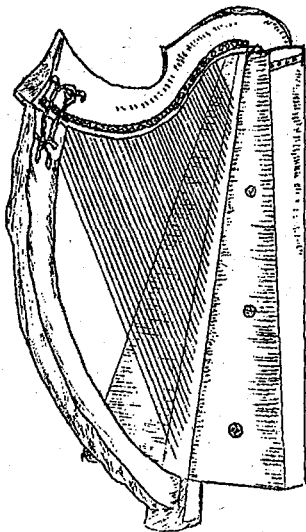
..

LE TAMBOUR — Un autre instrument est le tambour. Malgré son manque évident de mélodie, il a le mérite de ponctuer la musique et de soutenir un rythme ; en outre les Bretons exigent qu'il soit réglé et donne la note tonique des autres instruments. Enfin il se distingue des tambours de garde champêtre dont les Français ont toujours fait un usage inconsidéré, car il fait l'objet d'une méthode de frappe toute particulière et extrêmement variée, à l'instar du « drum » écossais des « pipe-bands ». On ne joue pas n'importe quoi ni n'importe comment quand on est « tabouliner ».

..

LA HARPE — Voici maintenant la harpe.

Cet instrument existe depuis fort longtemps ; elle est toujours très en honneur en Irlande : les autres pays celtiques la connaissent aussi. Toutefois les Gallois ont préféré la harpe de concert, pour exécution par groupes ou en partition avec un ensemble orchestral ; ils utilisent en ce cas la harpe à colonne, instrument très compliqué et fort coûteux qui n'est pas particulièrement celtique, car on le connaît sous d'autres cieux.



LA HARPE CELTIQUE

C'est un instrument chromatique ; réglé sur les tons bémol, il donne le ton naturel par une première pression sur une pédale, et le ton dièze en appuyant une deuxième fois sur la même pédale. Chacune des pédales (il y en a sept : quatre au pied gauche, trois au pied droit), agit sur les notes de même nom de toutes les gammes, ce qui ne conviendrait pas, dans certains cas, pour l'harmonisation en modes anciens.

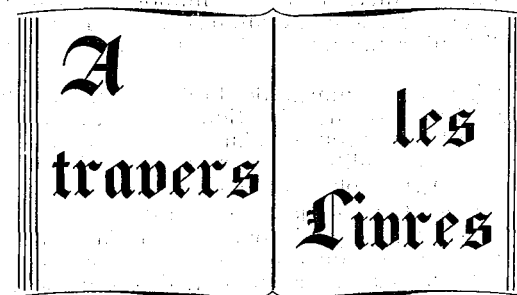
Le jeu en est difficile ; on joue, en effet avec les pieds et avec les mains. Le dandinement qui en résulte pour l'exécutant n'est pas des plus spectaculaires. De plus, ce dernier risque d'offrir un petit intermède assez cocasse et hors programme, lorsque son pied apparaît vêtu d'une simple chaussette, ayant dû abandonner son escarpin devenu la proie de la mécanique. Et malheureusement cela peut arriver au cours d'un *largo* qui se voudrait assez grave et recueilli ; ce qui détruit radicalement le sentiment grave et recueilli que vous aviez de l'œuvre dont vous perdez le fil pour songer à Cendrillon.

La harpe celtique n'a pas de pédales, « le dieu des Celtes en soit loué ». Elle peut toutefois réaliser sur chaque corde les émissions de

deux notes différant entre elles d'un demi-ton. Un peu au-dessous de son attache supérieure existe une barrette qui permet de diminuer sa partie libre et vibrante ; cette diminution est réglée de façon à faire entendre un son élevé d'un demi-ton au-dessus de son réglage. On peut donc diéser les notes. Rien n'est prévu pour les bémoliser. Cette opération n'est d'ailleurs pas indispensable ; d'une part du fait que la musique celtique n'admet que très rarement une altération au cours de son développement sur une gamme de sept notes, et, d'autre part, pour cette raison que, jouant en solo ou accompagnant le chant d'un seul chanteur (ou chanteuse), l'inconvénient qu'il pourrait y avoir pour le chanteur d'avoir à transposer d'un seul demi-ton une musique écrite n'est pas pour le rebuter.

Il choisit une tonalité qui ne l'amènera jamais aux confins extrêmes de ses possibilités ; il ne vise pas à battre un record vers les contrebasses ou vers les ultra-soprani. Il lui est donc toujours possible de s'accorder avec les possibilités de l'instrument.

PER AR GWENN.



L'I. R. A.

Un fort beau livre vient d'être publié aux Editions Alain Moreau, Paris : « Histoire et actualité de l'I.R.A., ou de l'armée républicaine irlandaise » (1).

Cette histoire date d'assez loin, même si, passant par-dessus le soulèvement de 1798, avec l'aide française, nous ne la faisons partir que de l'I.R.B. (Fraternité républicaine irlandaise), issue en 1916, lors de la révolte de Pâques, de ce « Sinn Fein » qui fut fondé en 1858. C'est cette I.R.B. qui devint l'I.R.A. en 1918 au temps de la première *dail*, quand le journal *Toghlacht* déclara que les volontaires irlandais constituaient l'armée de la République irlandaise.

Commence alors une histoire mouvementée, fertile en rebondissements et en surprises de toutes sortes que s'emploie à nous conter Tim Pat Coogan le long de quelque 500 pages. Il n'est pas le premier à tenter l'aventure. Dan Breen, Tom Barry, Eno Stephan et Roland Gaucher ont passé devant. Mais leurs livres n'ont parlé du sujet que par fragments et d'une manière indirecte. Même le récent ouvrage : *Héroïque et mysté-*

(1) « Histoire et actualité de l'I.R.A. », 520 pages, prix 35,50 F, chez Alain Moreau, 3 bis, quai aux Fleurs, Paris (4^e).

rieuse I.R.A., édité aux Presses de la Cité, Paris, ne nous a fait voir les choses que sous un angle plutôt social, en minimisant, comme chez Bernadette Devlin, l'aspect religieux et surtout politique du problème.

Celui-ci a le mérite de tourner et de retourner la question sous toutes ses faces de façon telle que la conclusion, qui découle d'elle-même tout naturellement, c'est que la question, au total, n'est autre que celle de l'indépendance complète de toute l'Irlande nord et sud face à la tutelle anglaise.

L'auteur, sans vouloir imposer ses vues, étale devant nos yeux 500 témoignages recueillis de la bouche d'Irlandais appartenant à toutes les catégories sociales, familles religieuses ou formations politiques de l'Eire comme de l'Ulster.

Mais ici, pour s'y retrouver, il faudrait être irlandais soi-même. Nous avons renoncé pour notre part à faire une synthèse et à nous arrêter à une opinion définitive sur des problèmes qui continuent à diviser une fois de plus ceux-là même qui vivent les événements sur place.

La complexité de la question bretonne telle qu'elle se pose à travers les multiples branches de l'*Emzav*, c'est-à-dire du mouvement breton, est peu de chose à côté de l'imbroglio irlandais, compliqué par toutes les incidences et les impacts qu'exercent des millions d'Irlandais, vivant aux Amériques et en Australie, sur les affaires de leur pays d'origine. Au fond, en Irlande, l'on n'est uni que contre l'Angleterre. C'est le seul point commun.

Dans ce contexte, les hommes de l'I.R.A., écartelés entre trop de courants, sollicités dans trop de directions, ne peuvent donner de leur combat, malgré toute leur bravoure, qu'une idée de révolution permanente où les contestations, les conflits et les règlements de compte intérieurs prennent manifestement une place prépondérante.

Et l'on se demande si jamais leurs efforts dans ces perpétuels recommencements pourront un jour déboucher sur la réalisation de leur objectif majeur, qui, lui au moins, ne varie pas : la libération définitive de tout leur pays. Et pourtant, chacun sait, là-bas, et nous n'en doutons pas ici : cette chose viendra tôt ou tard, de gré ou de force.

Pour aujourd'hui encore, les hommes de l'I.R.A. n'envisagent d'autre solution que dans la violence. Ils comptent peu sur le bon gré des maîtres de Londres auxquels il faudra tout arracher par la force.

Mais la force est-elle dans la seule violence ?

Les dirigeants de Dublin la placent ailleurs. Pour eux, une Irlande unie, acceptant courageusement le travail, capable de s'organiser dans le respect des lois qui mettent un frein aux tendances individualistes et libertaires de la race, ne peut que devenir prospère. Elle trouvera ainsi de la force, une force de paix et de négociation à jeter comme poids dans la balance à l'heure des traités à l'amiable avec tout adversaire.

C'est de la sagesse.

L'avenir dira si elle aura le dernier mot.

Per DENEZ

Brezhoneg... buan hag aes.

Le Breton vite et facilement.

Per Denez est un professeur. Il le fut pour l'anglais, dans l'enseignement secondaire, et il le reste toujours dans l'enseignement supérieur, comme maître-assistant, à l'Université de Haute-Bretagne, où il s'intéresse spécialement au breton et à la phonologie. Par ailleurs, il a dû apprendre la langue bretonne. Il ne pouvait donc se donner meilleure préparation

pédagogique pour l'apprendre aux autres. Cette préparation se retrouve dans ce livre où, pour la première fois, est offert au grand public un ouvrage de conception moderne pour l'apprentissage du breton.

C'est un manuel qui s'adresse aux uns et aux autres ; aux non-bretonnants qui partent de zéro et tout aussi bien à ceux qui ont déjà quelque connaissance de la langue, à ceux qui travaillent isolés comme à ceux qui suivent des cours de breton, soit directement, soit par correspondance.

Ce n'est pas là une tâche facile. Présenter l'ouvrage ne l'est pas non plus. L'auteur s'en explique lui-même dans une introduction qui est encore la meilleure présentation qu'on puisse faire de son travail.

Une note de l'éditeur précise la nature de ce travail quant au vocabulaire, aux structures des règles grammaticales et au mécanisme de la syntaxe.

Nous pouvons dire, en résumé, que l'élève trouvera à sa disposition quelque 900 mots de base nécessaires mais suffisants pour une année d'études. Ce vocabulaire est étalé sur 25 leçons qui comportent un dialogue, des questions, des éléments de grammaire et des exercices nombreux, le tout illustré de dessins à la plume de tournure humoristique.

La langue employée est simple, familière et cependant moderne, car c'est celle de gens vivant dans la société d'aujourd'hui, utilisant le téléphone et la télévision. Elle est mise en œuvre à travers les dialogues dans des situations qui sont celles de la vie quotidienne d'un petit port de pêche de Basse-Bretagne.

Le manuel est accompagné de disques et de minicassettes où sont enregistrées les conversations, avec un « livre du maître » donnant leur traduction et le corrigé des exercices, qui permettra aux étudiants isolés de vérifier la correction de leur travail.

Que dire de plus et de mieux de cette œuvre pédagogique de 255 grandes pages, édité chez Omnivox, rue de Berri, Paris (8^e), maison spécialisée dans la publication de cours de grandes langues européennes ?

Prix du manuel : 17,50 F ; disques : 47,50 F, et minicassettes : 73,90 F.

ÉTUDE SUR LA LANGUE BRETONNE

Charles CHEVALIER

Ici nous avons affaire non à un gros travail de pédagogie linguistique, mais à un précis d'histoire de la langue bretonne avec quelques réflexions et une note sur le « Catolicon », le premier vocabulaire breton-latin qui nous soit connu. Le tout tient en une quarantaine de pages.

L'auteur fait d'abord le point sur la situation actuelle du breton et de son enseignement, puis attaque l'histoire du breton armoricain à partir des sources galloises qui sont à la base de sa formation, aux V^e et VI^e siècles. Il passe ensuite au vieux breton d'une identité presque absolue, dit-il, avec « le brittonique des Îles » de la même période. Il appuie ses affirmations sur quelques pièces littéraires et les travaux de Zeuss, Loth, Vendries, Thomas, Fleuriot, etc., qui lui servent de fil conducteur, sans que soient négligés les gloses et les dialectes nés au IX^e siècle.

A propos du moyen breton (XII^e-XVII^e siècles), C. Chevalier fait grand état des mutations irrégulièrement observées jusque-là, sauf dans la langue parlée et pour quelques consonnes initiales.

Pour le breton moderne (XVII^e-XX^e siècles), l'auteur distingue deux périodes : du Père Maunoir à Le Gonidec et de celui-ci jusqu'à nos jours. C'est la partie la plus longue et qui nous intéresse de plus près. Elle débouche sur une conclusion plutôt optimiste quant à l'avenir de la langue envisagée en elle-même.

L'étude est d'une plume simple et claire. Aucune surcharge dans le texte dont la documentation repose cependant sur des références bibliographiques sérieuses. Le travail, encore à l'état ronéotypé, mériterait l'impression.

En attendant, s'adresser au frère Charles Chevalier, de Morlaix, au monastère bénédictin de Solesmes (Sarthe).

LE PAYS DE BRETAGNE

de Raymond de SAGAZAN

Avec cette étude bien plus vaste, mais encore à l'état ronéotypée, elle aussi, nous abordons le problème breton sous un autre aspect : celui de l'organisation économique et sociale dans le droit fil de l'aménagement des espaces de la région, plus que jamais à l'ordre du jour.

L'auteur, fondé de pouvoir à l'Office central de Landerneau, est un spécialiste de la prospective. L'avenir de la Bretagne est donc sa matière.

Il connaît le « Livre blanc » du C.E.L.I.B., qui a montré l'importance de la création d'un cadre de vie bien tracé pour l'expansion régionale, de taille à la justifier comme de la rendre capable de se nourrir elle-même. Il ne méconnaît pas les travaux des administrations axées sur les problèmes d'analyse économique ou d'aménagement, ni ceux des comités d'action pour l'aménagement des sous-régions, comités si nombreux en Bretagne, mais il voit mieux et il voudrait allonger le tir des organismes déjà en place, gênés dans leurs projets pour des raisons politiques et l'étroitesse de limites cantonales.

Il envisage donc des subdivisions territoriales aptes à constituer les cadres vraiment efficaces dont nous parlions plus haut. Le seul cadre urbain traditionnel ne suffit pas. Il faut y ajouter des aménagements urbano-ruraux (ville-campagne) utilisant au maximum les ressources d'un espace suffisant et celles des sites qu'il renferme comme des potentialités économiques qu'il révèle.

Encore faut-il que ces espaces existent dans le grand tout régional avec leurs « caractères spécifiques résultant, dit l'auteur, de leur localisation, de leur configuration géographique, de leurs vocations, des complémentarités qu'ils rassemblent, des attractivités qui les ont dessinés, des lignes de force qui les animent ».

Encore faut-il aussi les détecter et les reconnaître. C'est à ce travail de détection en vue de leur reconnaissance que s'emploie l'étude de M. de Sagazan. Le fruit en est la division de la Bretagne historique en 18 « pays », de Rennes à Brest et de Quimper à Nantes, en passant par l'intérieur des terres. Nous aimerions le suivre dans ce « Tro-Breiz » (1) nouveau, bien que ce ne soit plus celui des Sept Saints de Bretagne. Mais cela nous mènerait trop loin, chaque « pays » ayant sa physionomie propre à l'image des ressources diverses qui s'harmonisent pour en faire une entité spéciale.

Par ailleurs, citer les noms de tous ces pays à la file ne signifierait rien, mieux vaut attendre un autre numéro pour cet énuméré, à l'occasion d'un pays que nous présenterions dans son tout pour donner une idée de la manière dont l'auteur délimite en esprit ce genre de sous-région, image moderne de nos vieux terroirs d'antan.

Pour plus de précision, s'adresser à M. de Sagazan, Office central, 59, route de Brest, 29 N Landerneau.

(1) Tro-Breiz : tour de Bretagne.

AU JOINT FRANÇAIS

Michel PHILIPPONNEAU

Ce document de 135 pages sur la crise du « Joint français » à Saint-Brieuc (14 février-9 mai 72) donne, jour après jour, le film des événements avec toutes leurs coordonnées. Il ne serait qu'une charge d'honneur faite par Michel Philipponeau en hommage à la ténacité des ouvriers bretons avec lesquels il s'est constitué solidaire depuis l'année 1956 où il dressa l'inventaire des possibilités d'implantation industrielle en Bretagne, s'il n'y avait dans son exposé d'utiles leçons pour la poursuite du combat en vue de l'amélioration du sort des travailleurs de province selon des normes plus justes et plus humaines.

Vu sous ce jour, ce travail sérieux est à lire.

On le trouvera aux Presses Universitaires de Bretagne, 10, rue Vicairie, 22 Saint-Brieuc.

EUN HI SAVET MAT

Eun tamm ki a anavezan ha n'eo ket eur hi boutin. Izel war bao, ken bleveg ma n'heller ket gweled e zaoulagad kuzet e-kreiz eur vodenn baro du. E 'fri hag e henou, memez tra, kuzet dindan mourrennou toupog. N'eo al loen-se nemed eur guchenn vleao. Eul lost puilh a 'fich a-dreñv dezañ kemend all.

Eur hi savet mad an hini eo, eur hi speredeg kenañ, « Vent-Arrière » e ano, da lavared eo : « Avel-a-dreñv ». Ki eur mignon ha va mignon din-me va-unan, eo hennez. Pesketaer eo e vestr. « Vent-Arrière », eñ, n'e-neus micher all ebed nemed beza eur hi burzuduz.

Setu amañ ar burzud. Pa vez ar mestr o pesketa war ar mor, chom a ra « V.A. » er gêr da henaouegi amañ hag a-hont. Hogen, kerkent ha ma weler bag ar mestr o tistrei, sevel a ra dioustu ar hi ha d'ar red war hent ar porz. War-dro eun hanter-leo 'zo etre an ti hag ar hae. Erru eno, « V.A. », pa zilestr ar pesketaer, e vez fest vraz gand an daou gomper.

Bremañ selaouit mad. E velomoter a gemer an den, « V.A. » dirazañ, en eur biltrotad war an hent. Arabad d'ar mestr mond dreist ar hi, dindan boan da lakaad anezañ da harzal fuloret. Redeg a ra « V.A. », heulia 'ra ar mestr. Ouspenn, difennet groñs eo d'ar pesketaer chom a-zav. Ma 'fellfe dezañ diskenn en eun ostaleri bennag, spontuz ar jolori a vefe gand ar hi. Diframmet e vefe ar paour kêz mestr.

D'ar gêr ! Eeun ! Ha buan ! Nompaz re vuan, avad. « V.A. » eo a hourhemenn. Réd eo senti.

Gand piou eo bet desket « V.A. » evel-se ?

Gand e vestrez (e lavar an dud).

A. L.

A PROPOS DE MONOGRAPHIES

Nous avons dit, dans le dernier numéro, en avoir reçu sept au secrétariat. Deux autres s'y sont ajoutées depuis, ce qui ne rend pas plus facile la recension pour chacune.

Nous avons déjà présenté celle du chanoine Eliès, qui n'est autre que notre collaborateur Mab an Dig, en lui faisant les honneurs de la dernière page de couverture pour la curieuse estampe de 1850 des majestueuses ruines de Saint-Mathieu, Finistère. Mais notre brève légende d'accompagnement donnait à peine une idée de la qualité du texte, qui révèle un bon écrivain et un connaisseur averti de tout ce qui a trait à la célèbre abbaye et à la paroisse mère, Plougonvelin, toutes deux si chargées d'histoire, histoire que l'auteur nous conte d'une plume alerte, en 72 pages, avec 35 belles illustrations à l'appui.

Nous faisons, cette fois, les honneurs de la première page de cette couverture à la petite basilique de *Notre-Dame-de-Roscudon* à Pont-Croix (Finistère) et chacun aura pu admirer déjà la magnifique envolée vers le ciel de la grande flèche de la tour et du portail ajouré, unique en son genre. L'auteur de la plaquette, le docteur Savina, ne s'attachant qu'à l'église seule, a bloqué sur elle toute sa science et tout son cœur. Les 32 pages qu'il lui a consacrées sont relevées par 18 illustrations fort bien venues de Jos Le Doaré.

Le travail de Jochim Darsel sur *Morlaix* n'est plus une monographie. C'est tout un livre avec ses 95 pages grand format. Ce format, et aussi le beau papier, ont permis à la maison S.A.E.P. de Colmar-Ingelsheim, de réaliser une véritable œuvre d'art. De vieilles gravures d'époque, prêtées par le musée municipal, qui en est bien pourvu, mêlées harmonieusement avec de grandes photographies, dont certaines en couleurs, y ont beaucoup aidé. Mais le texte a aussi sa grande part. C'est celui d'un docteur ès-lettres, qui a habité la ville et y a fait sa thèse de doctorat sur l'armature de Morlaix. Il avait déjà écrit sur la cité, dont il connaît à fond l'histoire, mais sans y apporter le même souci de clarté dans l'utilisation de documents.

D'autres ouvrages, au texte moins fourni, ont également soigné leur illustration : ainsi la monographie de l'abbaye de *Landévennec* n'a pas ménagé la couleur pour ses deux couvertures, et celle du château de *Trévaréz* pour l'ensemble de ses gravures, mis à part un vieux dessin.

A propos de dessins, c'est la plaquette sur *Camaret* qui en est la plus riche. Le recteur P. Lozac'hmeur disposait, pour illustrer son travail d'his-



L'alignement des menhirs de Lagatyar (Camaret-sur-Mer)

torien, du crayon d'un grand artiste camarétois, Jim E. Sévellec, qui n'a pas été ménager de ses essais et croquis. Vous aurez une idée de sa manière en regardant le tableau ci-joint de l'alignement des menhirs de Lagatyar.

Trois autres plaquettes se recommandent surtout par leur texte c'est-à-dire au fond par leur charge d'histoire sans compter que celle de Michel de Mauny sur *Saint-Malo* et Dinard dispose de 33 gravures en noir pour 64 pages. Mais le petit format de l'ouvrage ne permettait guère de les étaler en grand à moins de les développer sur la feuille entière.

La maison Solarama n'a employé la couleur que pour la couverture. C'est dommage, à cause de la qualité du texte. Il est d'un historien spécialiste de l'histoire locale, qui n'en est pas à son premier essai.

Mais *Saint-Malo* n'en est pas quitte avec cette monographie. François Tuloup vient, en effet, de consacrer un livre de 190 pages aux « 42 hommes illustres » qui ont fait la gloire de la cité des corsaires, du *vi^e* siècle à nos jours, et il ajoute à cette liste 37 marins, 8 savants et 16 bienfaiteurs de moindre envergure qui n'ont droit qu'à quelques lignes là où les autres bénéficient d'un chapitre avec leur portrait peint ou gravé. Nous avons là une galerie de personnages à travers lesquels défile une longue histoire dont la résurrection a demandé aussi une longue patience dans la recherche des documents.

Nous terminons la série des plaquettes par la monographie, de 75 pages, d'André David sur *Rougé*, paroisse de Loire-Atlantique faisant frontière avec l'Ille-et-Vilaine. Ici pas une seule gravure, rien que de l'histoire et qui se soutient assez par elle seule. La généalogie des seigneurs de Rougé, l'une des plus anciennes et plus illustres familles du duché, y occupe une place importante avec les mines de fer, qui ont motivé le nom du pays. Elles furent connues depuis l'antiquité. Elles étaient aussi importantes que celles de la forêt de Paimpont. Mais hélas ! le minerais de

Scandinavie se révèle aujourd'hui plus compétitif. Les mines de Rougé sont trop loin de Paris d'où elles sont gérées et par où se fait l'écoulement.

Cette plaquette, sans prétention, mais qui ne néglige aucun aspect de la vie locale, est un exemple facilement imitable. Les frais de présentation sont réduits au minimum.

CONCLUSION

Pourra-t-on, après tout cela, accuser les Bretons de ne pas travailler à mettre en évidence leurs terroirs et à montrer ce qu'eux-mêmes savent faire ?

Pour les encourager un peu plus il existe d'ailleurs des concours de monographies bretonnes.

Cette année, le 1^{er} prix vient d'être attribué à Henri Buffet, de Lorient, pour « Vie et Société de Port-Louis, des origines à Napoléon ».

Pourquoi les auteurs de l'une ou l'autre plaquette que nous avons passée en revue ne tenteraient-ils pas leur chance pour l'année prochaine ?

**

Et puisque nous y sommes, disons que, dans un autre genre, le prix de Bretagne est allé à Xavier Grall, originaire de Landerneau, pour sa « Fête de nuit » et que le prix J.-Pierre-Calloc'h a été décerné pour la première fois à Ernest Le Barzic, professeur à Rennes, originaire de Caouennec, près de Lannion, pour son œuvre bretonne « Buhez ha Faltazi ».

Bonne chance aux prochains candidats !

A Mahalon pour la Toussaint

La messe bretonne de la Toussaint, radiodiffusée à partir de la petite église de Mahalon, en Cornouaille, a été très bien rendue et fort goûtée. Elle a été cependant réalisée avec peu de moyens. On n'avait fait appel qu'à ceux qui assurent leurs participation aux offices en temps ordinaire comme chantres, lecteurs, meneur liturgique, organiste, etc. L'homélie était donnée et la messe chantée — de quelle voix ! — par le vicaire du dimanche, l'abbé Gonidou, professeur au petit séminaire de Pont-Croix. N'est-ce point là l'idéal ? Une messe de ce genre est vraiment authentique et l'expression même de la communauté paroissiale.

Ce qui fut le plus apprécié manifestement, reste encore la proclamation des Béatitudes par le célébrant à l'Evangile. La musique est l'œuvre de l'abbé Scouarnec, autre professeur de Pont-Croix, qui les avait chantées lui-même à la radio pour la messe bretonne de la Toussaint 71, à Plouyé. Nous les publions ci-joint.

Bezit laouen.

M. Scouarnec

An oll Zent 1971.

Diskan Unan (C) *Bezit laou-en ha tridit gant ar Joz, (diwezhan)*

An oll. *Rag digoll kaer ho peus da gant en Nennou. Nenn-vou.*

1. *Eürus ar re 'zo paour a galon, rag dezo eo rouantelez an nenn-vou.*

2. *Eürus ar re 'zo leun a zouster, rag an douar pro-metet a hounezint.*

3. *Eürus ar re o deus da ouela, rag fre-al-zet e ve-zint.*

4. *Eürus ar re o deus naon ha sehet euz servij Doue, rag o gwalh a vo roet de-ko.*

5. *Eürus ar re 'zo trugarezuz, rag d'o zro e Kavint tru ga-rez.*

6. *Eürus ar re 'zo glan a galon, rag int a welo Dou-e.*

7. *Eürus ar re a labour e-vid ar peoh, rag an-veit e vint bugale da Zou-e.*

8. *Eürus ar re o deus da hounanv ablamour da servij Doue, rag dezo eo rouantelez an Nennou.*

N.B. - L'auteur a indiqué, par des rondes, la hauteur initiale à respecter pour les notes du début des versets 1 à 8; principe adopté pour une psalmodie interprétée par une seule voix. L'exécution de ce chant peut être confiée à un choral; il est nécessaire, dans ce cas, d'indiquer la mesure, et les temps des syllabes du texte. Le copiste a, dans cette éventualité, et à titre d'exemple, proposé une notation (en caractères plus maigres). Si on adopte son point de vue il est évident qu'il n'y a plus à tenir compte de la présence des rondes. Par Gr.

LUSKELLEREZ MIZ

DU

Skeduz eo ar gleuzer goz
Kousk va bugelig.
Er mêz, teñval-sah eo an noz,
Teñval-sah eo an noz.
Flour ha don eo da gavell
Kousk va bugelig.
Er mêz, ken kriz eo an avel.
Kousk va bugelig.
Ken kriz eo an avel.
Sklêr ha lemm eo an tan brao,
Er mêz, braz ha yén eo ar glao,
Braz ha yén eo ar glao.

Rousmouzad ' ra ar haz loued,
Kousk va bugelig.
Er mêz, aonig eo al loened,
Aonig eo al loened.
Tomm ha sioul eo on ti plouz,
Kousk va bugelig.
Er mêz, klemmuz eo ar gwez rouz,
Klemmuz eo ar gwez rouz.
Douz eo da zaoulagad du,
Kousk va bugelig.
Petra' vern mar deo fall miz du,
Mar deo fall miz du.

Marsella LE PAGE.
(Skol dre lizer)

Cette jolie berceuse a été composée par une de nos bonnes élèves. Nous possédons ainsi une collection d'œuvres de toutes sortes réalisées par nos correspondants, jeunes et anciens. La place ici n'est pas suffisante pour les publier toutes. Nous tâcherons de vous en faire goûter une ou deux compositions par numéro.

Au mois d'octobre dernier, nous avons battu un record : Nous avons reçu, en effet, 527 lettres touchant nos cours par correspondance (contre 393 en octobre 1971).

Notre année scolaire a débuté, comme chaque année, le 1^{er} septembre. Depuis cette date, c'est-à-dire du 1-9-72 au 22-11-72, nous avons reçu 1152 lettres (contre 992 l'année dernière dans la même période). C'est vous dire que l'activité de « ar Skol dre lizer » ne faiblit pas. La jeunesse bretonne prend de plus en plus conscience de la valeur de sa langue.

Suivez « ar Skol dre lizer ». Pour tous renseignements, écrivez à V. Seïte, Bleun-Brug, 29150 Châteaulin.

NEDELEG AR SKOLAER KOZ

Kelenner e oa diouz e vicher. Kelenner kristen euz an amzer-ze ma veze treud ar geustereenn gand ar re-mañ. Ma hounezent o bara pemdezieg ne jome ganto netra evid pourvei d'o ezommou a-benn amzer o hozni. Setu ma rankent, aliez, mond d'an ospital.

Kelenner kristen e oa bet, rag deuet bremañ war an oad ne helle mui ober skol.

E péd leh e-noa bet greet skol d'ar vugaligou ? N'ouzon ket. E meur a leh a-dra-zur : skoliou bian, skoliou braz.

Med eul leh a jome evitañ dreist ar re all : al leh ma oa bet 14 vloaz. Eur barrez vraz ; eur gerig vian, kentoh.

Kared a ree e vugale. Beva ' ree en o hreiz, doujet ganto, daoust ma veze striz gantañ ar reolenn bepred.

Med, kement a galon vad e-noa evito, kement a boan a gemere ganto d'o skolia war skianchou ar béd-mañ ha skianchou ar béd all, ma vzent bepred evitañ leun a zoujañs hag a garantez.

Ne oa ket-eñ n'eus forz piou kennebeud. Braz e oa e zeskadurez war eur bern traou, deskadurez paket gantañ, n'eo ket oh heulia skolachou uhel. Nann ! Re abred e-noa bet ranket staga da labourad evid gounid e vuez, goude beza paket e dammig « brevet », med diwar studiou greet en e bart e unan, diouz an noz, goude koan beteg diwezad en noz, d'ar yaou goude lein, pe d'ar goueliou.

Evel-se e-noa labourad e-doug hanter kant vloaz hep diskregi an disterra.

Kroget e-noa d'e zeiteg vloaz gand ar hla's bianna, en eur barrez war ar mêz : tri-ugent a vugaleigou d'an nebeuta, war bankeier koz, en eur hla's yén. Re baour neuze evid tomma. Pa veze re yén d'ar vugale e-kreiz ar goañv, e haloupent gand ar mestr en-dro d'ar porz.

Plijoud a ree dezañ komz euz an amzer-ze : « Eun amzer a baourentez, emezañ, med eun amzer eüruz kouskoudé. » Beza eüruz a zo en em gontañti, neketa, gand ar stad m'emeur enni !

« Dindan ar zoul en eul lochenn,

Ar paour a hell c'hoarzin laouen. »

Ober am-eus greet anaoudegez gantañ, eun deiz, e ti eur hereour. Edo hemañ o farda eur velo gand teir rod, eun « tricycle » e-giz ma lavarar e galleg.

« Sell 'ta, c'hwil, kereour, oh ober eur marh-houarn teir rod !... Marteze a-benn ma vezoh koz ! emezon d'ar hereour.

— O ! n'eo ket evidon eo. Med evid eur mignon eet dija war an oad.

— Ha piou 'ta eo hennez ?

— A ! gwir eo ! C'hwil n'henn anavezit ket. N'edoh ket amañ d'ar mare ma ree skol amañ d'ar voused. 73 vloaz e-neus bremañ, hag al lezenn hirio a zifenn outañ ober skol d'an oad-se. Pevarzeg vloaz eo bet er gêr-mañ o skolia or bugale... Med setu-eñ o tond da weled ha prest eo e « garrigell ».

Starda ' reas din va dorn evel d'eur mignon anavezet a-viskoaz, en eur lavared :

« Ahanta ! Mond a ra mad ar béd ganeoh ? Chwil a dlee béza amañ oh ober skol, neketa !

— Nann ! Med deuet da ziskuiza en abeg d'am yehed. Aanaoud mad a ran avâd ar vicher a skolaer. Honnez eo va micher.

— N'ho-peus ket ezomm d'henn lavared din. War an taol lagad kenta em-eus divinet kement-se. »

Hag e stardas din va dorn evid an eil gwech en eur lavared :

« Neuze 'z om breudeur. Me, va unan, a zo bet skolaer, ha bremañ ive o tiskuiza evel-doh, hag en despet din... A ! sellit ! Hemañ ar hoz-tamm kereour-mañ a zo bet daou vloaz etre va hrabannou. Kredi ' ran em-eus greet labour vad !... Ha ne jom ket ennañ re a imor ouzin pegwir e ra din eur « garrigell » da bourmen va hozni... »

Hag e troe hag e tistroe anezi en eur hoarzin kreñv hag en eur skei taoliou gand e zorn war skoaz ar hereour. Hemañ a hoarze kemend-all.

« Ya, ya ! emezañ, soñj mad am-eus c'hoaz da veza bet laketa ganeoh e pinijenn, e lost ar hlas, war eur hoz-tamm taol a oa eno a gostez, ha din n'ouzon ket ped ha ped linenn da skriva !

— Lavarit din 'ta ha n'ho-poa ket meriteta kement-se ?

— Eo ! Eo 'vad ! ha muioh c'hoaz !... A ! Aotrou Pierre, a drugare Doue em-eus ho kavet war va hent ! Anéz, sellit, e vijen bet eur gwall-ganfart. »

Bremañ eta e ouien e oa an aotrou-ze anvet « Pierre » hag e oa bet kelenner evel-don. Kleved a rin gantañ, ouspenn, e oa eet ahann, goude 14 vloaz, d'ober skol d'eur skol all kalz brasoh, beteg an deiz ma reñkas diskregi da vad. Petra d'ober neuze ? Mond da veva diouz e zavez n'helle ket. N'e-noa tamm danvez ebéd. Mond d'an ospital ?... Nann, biken !

Hag e tistroas amañ da veva e-mesk e skolidi goz deuet da veza, ar halz anezo, tadou a 'famill. Kinnig a rejont dezañ eun toullig-kambr e kêr. Ne houlenne ket muioh. Tost-kenañ e oa d'an iliz, ar pez ne zisplije ket dezañ. Eun dén devod e oa an Aotrou Pierre.

Abaoe ar weladenn-se e ti ar hereour om deuet da veza daou vignon euz ar henta. Med, ne anavezen ket c'hoaz e di. Eun deiz e lavaras din :

« Deuit d'am gweled. »

Ha me d'e heul : Eun doare karr-di da genta. Eun diri simant goude. Ni da bignad ha da bignad. Ar berr-alan a grogas ennañ e-kreiz hanter ar skalierou.

« It atao, emezañ, ha na vezit ket chalet ganin. Eun tammig kleñved kalon eo ha netra kén. N'on ket yaouank mui. Trizeg vloaz ha tri-ugent !... Med deom uhel-loh. Eun estaj all c'hoaz. »

Ha ni da bignad adarre. Pa erruas, eun tammig war va lerh, e lavaras din :

« Setu-ni !... Antreit, Aotrou, va hêr eo ! Hag ho kêr. »

Edon en eur gambr hanter deñval, gand eur prenest bian hep-kén e tu an hanter-noz. Eur gwele-sommie ouz ar voger. Eun daolig e-kreiz ar gambr. Eun tammig fornigell en tu all. Binviou kegin a-ispill a bep tu. Pelloh eur post-radio hag eun tele, eun tammig armel ha levriou.

« Gweled a rit, emezañ, pegen mad eo bet va skolidi goz em heñver. Kement-se oll a zo bet kinniget din ganto. N'eus nemed al levriou hag a vefe din diwar labour va buez. Kentel an Avel a zeu amañ da wir : « Perag en em jala gand an amzer da zond ? Doue « hag a anavez hoh ezommou a roio deoh ar pez a zo réd. Sellit ouz « lili ar parkeier... Piou a zo gwisket kaeroh hag i ? » Azevit, va breur ! Azevit !... Gweled a ran ez oh darbaret gand an dresadenn vraz-se ?... Kinniget eo bet din gand ar SKOL-VEUR evid eun dezenn a zoktorelez am-eus nevez tremenet hag a zo kurunenn va buez. Frouez eur studiaden hir-hir eo war ar gwez-pin. Deuit amañ ma tiskouezin deoh pegen kaer eo oberou an Aotrou en traou bianna : eur spillenn bin. »

Va has a reas en eur gambrig all dirag eur « microscope ».

« Prenet eo bet din, emezañ, gand va mamm, Doue r'he fardono, da gas da benn va studiu, lorch braz enni o weled he mab o tond da veza eun « doktor ».

Ha me da lakad va daoulagad dirag ar « microscope ». Etre daou e-noa laketa eur bladennig gwer dirag al lunedenn... Gweled a reen eun heol splann gand bannou a bep seurt liou... Eun dudi !

« Kantchou ha kantchou a drohadennou evel-se, eme din an Aotrou Pierre, em-eus ranket da ober a-benn kas va studiaden da benn : Tregont vloaz labour !... Med setu amañ hag a zo ken brao all : Kavet e-touez an trêz, war aochou ' zo ! »

Gweled a reen bremañ evel eur garnel divent : Eskern a bep ment, a bep furm, kegin ive, bigerniel ha me oar me !

« Petra eo an dra-ze ? emezon.

— Trêz munud diwar eun aot e Haiti. N'int nemed kregin diwar loenedigou bian-bian a veve milionou a vloaveziou ' zo, èn dour mor, èr broiou-ze. Al loenedigou a zo eet da get, med o eskern a viliardou a zo chomet war o lerh heñvel bremañ ouz trêz. » Ha ni da gana asamblez :

« Loened bian ha braz, bennigit an Aotrou. »

« Ar vugale, emezañ, bugale va bugale-skol a zeu amañ niveruz bep yaou. Gand an oll draou kaer-ze eo e tigor an dezo o spered hag o halon d'ar Feiz kristen. Va mod eo da ober katekiz. »

Diwar neuze e plijas din mond aliez, p'am beze amzer, da varvail-lad gand va mignon nevez. Miziou a dremenas evel-se, hag eur bern traou a zeskis gantañ. Digor e oa e spered da bep tra. Ne veze morse skuiz ouz va hlevet o komz euz traou Breiz. Ne oa ket Breizad koulskoude, ha nebeud eh anaveze or bro. Evitañ, ar brezoneg koulz hag an euskareg a oa yezou hag a dalveze ar boan labourad evito : eur binvidigez da vired kousto pe gousto. An okitaneg a oa bet yez e vugaleaj, hag eviti e laboure euz e oll nerz.

Eun deiz, edo derhent Gouel Nedeleg, edon ouz taol o koania pa lavaras din unan bennag :

« Hag anaoud a rit an Aotrou Pierre ?

— Ya, emeve !

— Maro eo !... »

Kerkent hag echu ar préd, e redis beteg e gambr. Skrivet e oa war an nor : « Evid an Aotrou Pierre, gweled an Intron X, e-ki-chenn. »

Ha me da skei. Eur paotr a zigoras :

« Bez e hellit mond, emezañ. Maro eo. Aze ema e gorv. N'ho-peus nemed diskoulma al las ha digeri an nor. »

Ya, aze edo. Ar gambr n'he-doa ket cheñchet an disterra. Ar gwele a oa warnañ liñseriou gwenn-kann ; korv paour an Aotrou Pierre ken gwenn hag i. Edo gourvezet eno war greiz e gein. Gwisket e oa bet dezañ e zillad du, eur gravatenn nevez. E japeled a oa etre e zaouarn kroazet war e beultrin. Lavaret ho-pije edo c'hoaz o pedi an Intron-Varia.

Hag edo aze e unan penn da noz Nedeleg ! En tu all d'ar ru, e tour braz an iliz, ar hleier a zone drant d'ar vuez, ken e krene ganto an ti : Kleier noz Nedeleg !!!

Pep hini, dre oll e kêr, a oa darbaret gand an nozvez-se. Darn a bourchase o dillad hag o boutieier da vond d'ar pellgent. Darn all a oa muioh darbaret gand o 'flijadur, gand ar hovahou edont o vond da ober : En nozvez ma houzañvas ar Mabig-Jezuz sehed, naon ha riou.

Kristen ebéd avâd, ne oa darbaret gand ar paour kêz Aotrou Pierre. Ar hleier a zone hag edo aze astennet evel ar Mabig-Jezuz en e graou yén. N'oa nag ejen nag azen ebéd o c'hweza war e zaouarn skornet, na pastor ebéd o tigas dezañ deñvedigou.

Em spered avâd, e welen an Neñvou o tigeri hag an elez o kana : « PEOH WAR AN DOUAR D'AR RE A ZO KARET GAND DOUE. »

Ya, AR PEOH d'ar re a zo èn o halon ar feiz hag ar garantez eün ha divrall a zo bet atao o virvi e kalon an Aotrou Pierre, ar Skolaer koz.

Setu perag e oa deuet an elez da gerhad e ene da vond d'ar Baradoz da lida Gouel Nedeleg 1967, kuit dezañ da zirenka dén ebéd war ar douar.

V. SEITE

Saint-Jean-de-Luz, 24-12-1967.

NEDELEG AR VEREURI

Goude beza selaouet

Estlammet,

E vignon o konta,

Penaoz, er heriou,

E tremen goueliou

Nedeleg,

Meriadeg,

Paotrig ar vereuri,

A grogas d'e dro

Da zisplega

Giz e vro

Da Dangi.

(Du-mañ, emezañ, Nedeleg

A vez bevet

Gand ar mevel, gand ar gazeg

Om kaso d'ar pellgent,

Hag ar stered alaouret

A vez kutuillet en Neñvou.

N'or-beus ket a strêjou

Karget a houlou,

Nag a staliou

Leun a vadigou.

Er hraou ema an ejenn,

An azen a zo beo,

Hag an erh a zo yén

Pa gouez evel poultrenn

War sapr ar hoajou.

Mamm-goz a raio krampoez

Ha kouignou rouantèlèz

Evi drebi da azkoan

Da heul ar chistr bero,

Bodet en-dro d'an tan.

Rag kef nedeleg en oaled,

' Pad an noz a zevo

Da domma ar halonou.

Hag ar paour a dremenno

En eur gana kantikou.

Ouspenn e vezo roet

D'ar vugale zentuz,

Eun aval orañjez,

Ha war baper dantélèz,

Eur Mabig-Jezuz

Dousoh eged mél,

Sunet

Gand respet

D'e ano santel.

Goude, tintin Mon
A gonto istoriou,
A-wechou skrijuz,
Aliez farsuz,

Atao eston
War he muzellou.

Tad koz
Ne loh kén euz e wele-kloz,
Med harpet war e ilin
Om lakaio da hoarzin,
Hag or bennigo
Pep hini d'e dro.
Deus, ma karez
Ma ne gavez ket diéz
Dilezel da 'festou braz,
Em zi e kavi plas
Ha digemer vad atao.
Neuze dit me ' zesko
Rosta dindan ar glaou
Kistin kement ha viou,
Da hedall mond en noz
Henchet gand al letern,

A lammo 'vel eur helern,
Dre waremm Bég-ar-Roz.
Ha ni a gano « Nouel ! »
Ken a dregerno chapel
Intron-Varia-'n-Dervenn,
Hag a voueto al loened
En distro 'z an overenn,
Rag mankoude a ve pehed.
— O na me a garfe
Mond du-ze !
On Nedeleg deom-ni,
Kaer en-dezo,
Biken ne dalvezo
Hini ar vereuri :
Emichañs, tad va lezo !... »
E lezel a reas,
Hag en nozvez-se eo
Ar Ruzig a hanas
Euz eur braoig
Hanvet Penn-duig,
A jomo, daoust dezañ kosaad,
Tenerra eñvor ar heriad.

Naig ROZMOR.

Kontadennoù

E peb bro eo bet ar hiz da zibuna kontadennoù. Setu amañ unan euz Bro-Daï (Thailand, ar « Siam » gwechall) a denn mad d'ar re a glever e Breiz er beilladegoù. Troet eo bet diwar eun dastumadenn konchennoù embannet e Bangkok gand J. Kasem Sibunruang.

AR PEDER DIVINADENN

Eur wech e oa...

Eur wech e oa eur roue hag a rene eur vuez enoëtiz en e balez ; atao ar memez tra euz an eil dervez d'egile... Gwiska a reas dillad marhadour evid nompaz beza anavezet, hag eñ da ober eun dro e ker d'e heul eun dibab euz e flohed.

Digouezoud a reas war ribl ar ster hag e welas eno eur pesketaer o tastum en eur baner ar pesked e-noa paket. Truez e-noe ar roue ouz ar paourkêz hag ar falz-marhadour da lakaad prena ganid e dud an oll besked. Laouen braz e oe ar pesketaer, e hellit kredi. Godella

a reas kempenn ar peziou arhant ha trugarekaad stard an den ken brokuz ha ne anaveze ket.

Ar roue a houlennas ouz ar pesketaer :

« Petra az-peus sonj ober gand kemend-all a arhant ? »

— Da genta, emezañ, prena riz ha meuzioù dous evid va zud.

— Ha goude ? eme ar roue en eur c'hoarzin, chom a ray c'hoaz ganit.

— Ya, eul lodenn euz ar peur-rest a lakin a-gostez.

— Eul lodenn nemedken ? eme ar roue souezet, ne zalhi ket ar peur-rest en da gerz ? »

Ar pesketaer, eur mouze'hoarz war e vuzellou a respontas :

« Nann, va den mad, n'hellan ket. »

Ar roue a houlennas outañ :

« Hag a lodenn all neuze, petra ' ri ganti ? Marteze eur guzaden ! »

Hag ar pesketaer :

« Amañ adarre peder lodenn : ar genta a lakin en douar ; an eil a vo d'ar re ez on dleour dezo ; an drede a daolin er mor hag ar bederved a roin d'am enebour.

Komzou souezuz awalh hag iskis, evel divinadennoù... Petra ' oa eta e penn ar pesketaer ? Petra guze ennañ e-unan ? Klask a reas ar falzmarhadour gouzoud ; dinah krenn a reas avad ar pesketaer.

« Petra ? eme ar marhadour, kounnar ruz ennañ, n'ouzout ket eta ez on-me eur roue ? » hag e lavaras d'ar pesketaer piou e oa.

N'oa ket sod a-bez ar pesketaer... Taoler a reas evez ouz ar flohed a oa gand an den-ze ha spontet-maro eh en em daolas e-harz treid ar roue da houlenn pardon.

« Bremañ, lavar din ar pezh a guzez ouzin, petra zinifi da gomzou ? »

— Ar wirionez a livirin deoh, Aotrou Roue, penn da benn, med ma plij ganeoh, netra nemed d'ho tiskouarn meurdezuz. »

Ar roue, deuet en imor vad, a reas d'e flohed pellaad hag a zelaouas laouen ar responchoù a glaske gouzoud.

« Ha bremañ, pesketaer, sach da dreid ganit ha dalh kemend-se ganit da-unan. Ma teu dit lavared an disterra tra da unan all bennag estregedon, e vezi dibennet heb mui dale ! »

Ar pesketaer a zistroas d'ar ger drant evel eur pintig hag a roas eur guchennad arhant d'e wreg. Evel m'oa kustum dezañ e kontas d'e hanter-diegezh ar pezh a oa c'hoarvezet gantañ en dervez-se.

Eun nebeud dervezioù goude e kasas ar roue embannerien dre ar vro a-bez da rei da houzoud d'an oll e vefe eur honkour. Skei a reent war ar « gong » dre ma 'z eent ha pa zeue an dud war o zro e lavarent dezo :

« Peder divinadenn a zo da zirouestla ; an neb piou bennag a gavo ar respont vad e-no eur varrennad aour. »

Hag e tribunent ar peder divinadenn. Digouezoud a rajent ivez er harter m'edo o chom ar pesketaer hag e wreg. E-kreiz an deiz e

oa hag an ozah n'edo ket war al leh. O kleved an trouz, e tiredas ivez ar wreg da zelaou petra a oa a nevez. Distrei a reas d'ar gêr leun he fenn a zonjou hag e hortozas gand mall distro he gwaz. Ar pesketaer a oa skuiz diwar eun dervez labour poaniuz hag eun abadenn hir er marhad. Ar wreg yaouank ne lavaras netra da genta, ne reas van ouz netra nemed intent outañ euz ar gwella ha planta kaol gantañ. Pa oe diskuiet mad ar pesketaer, ha debret gantañ eur pred a-feson, e oe war e du mad...

Ar wreg neuze a doullas kaoz euz an divinadennou; mud e chomas he gwaz... Eur wech all c'hoaz e savas kont an divinadennou, grik ebed atao gand ar gwaz...

« N'eo ket evel-se eo mond dezañ, mezaon ! » emezi hag hi da ober rebechou : ne ree stad ebed anezi, digerne oa deuet da veza en he heñver, n'e-noa tamm fiziañ ebed enni

« Mar demañ kont evel-se eo koulz din en em daoler er ster !... » A benn ar fin ar pesketaer a blegas hag e tisklêrias d'e wreg talvoudegez ar homzou-kuz.

« Bremañ avad, emezañ, gér ebed diwar gemend-se da zén, rag ma ouezfe ar roue am-eus dizoloet an traou penn-da-benn da unan bennag all estregetañ e lakfe va dibenna dioustu. »

Toui a reas ar wreg e virfe ar sekred hag e lavaras krenn :

« Ma teu din diskuilh da zekred, ra gouezo tan an neñv war va fenn da vare ar glaoeier da zond. »

Evel-se e tigouez en tiegeziou, warlerh an arnev e teu amzer vrao... hag ar pesketaer, dieñkrez e spered, en em roas da gousked. E wreg avad, he fenn o voudinellad, ar gwad o skei stank en he gwazied, a jomas dihun diwezad en noz o sonjal er pezh a rafe d'an deiz warlerh.

« Warhoaz ez in da léz ar roue ; gounid a rin va barrenn aour ; pinvidig e vezin hag e livirin d'ar roue eo va gwaz e-neus roet din da anaoud peb tra. Evel-se e vo dibennet ha me torret va naskou. Paour-kêz paotr ! N'hellan mui beva gand eun diod eveldañ. Pa vezin pinvidig e vo sklavourezed ouz va servija, am-bo eun ti braz ha kaer hag e kemerin da bried ar homedian yaouank ha mistr am-eus gwelet o c'hoari, en deiz all, war ar blasenn-foar. Eüruz e vezin evel ar vaouez a welis d'an deiz-se war al leurenn. »

Antronoz, da houlou-deiz, an ozah a giteas evel kustum e loj, en eur lavared d'e wreg derhel a-ratre an ti, kempenn ar roued freuzet... hag en hent. Ar wreg a lavaras ya gand hast ; med a-veh m'oa troet e zeulou gand he gwaz, al louarnes anezi a yeas da gichen ar puñz d'en em walhi ; ha bleud-riz war he beg, louzeier c'houez-vad da heul, gwisket gand he dilhad kaerra ha yao warzu kêr, he halon o tridal. Digouezet dirag ar palez e welas eun toullad mad a dud dirag an nor ; engroez a zavas rag n'eo ket tud da rei respont d'an

divinadennou eo a vanke. Mond a reas da gaoud ar gwardou hag e lavaras dezo evid petra e oa deuet. Kaset e oe kelou d'ar roue. Hemañ a lavaras he digas dioustu d'e gaoud.

« Piou out-te, maouez ? emezañ dezi.

— N'on nemed eur zervijérez baour d'ho meurded, emezi. O chom emañ e-kichen Menam.

— Dimezet out ?

— Ya, Aotrou.

— Petra ' ra da waz ?

— N'eo nemed eur paour-kêz pesketaer.

— Souezuz ! eme ar roue ennañ e-unan ; med kenderhel a reas dizeblant.

— Daoust ha deuet eo ganit ?

— N'eo ket, Aotrou, eet eo da besketa. »

Muioh-mui a zouetañs e-noa ar roue...

« Lavaret az-peus eh anavezet ar respoñchou. Petra eo eta an divinadenn genta : an arhant a vez lakeet en douar, petra eo ?

— Aotrou, emezi, an dra-ze eo an arhant a vez roet en aluzenn.

— Hag an arhant a roer d'ar re or dleour dezo ?

— Aotrou, an dra-ze eo an arhant a roer d'an tad ha d'ar vamm rag dleourien om dezo abaoe or bugaleaj.

— Hag an arhant a daoler er ster ?

— Aotrou, an dra-ze eo an arhant a zispigner e c'hoariou hag e boeson.

— Hag an arhant a roer d'an enebour ?

— An dra-ze eo an arhant a roer d'ar gwreg. »

Bamet e chomas ar Roue, med kreski a ree e zouetañs : hounnez a oa gwreg eur pesketaer, med neuze ? marteze !

« Penaoz e houzaou ar respoñchou-ze ?

— Va gwaz, emezi, eo e-neus lavaret din.

— Peur eta e-neus-eñ lavaret dit ?

— Deh da noz araog en em rei da gousked. »

Ne blije tamm d'ar roue ar pezh he-doa greet ar vaouez ; derhel a reas koulskoude d'e hér hag ar vaouez eo roet dezi ar varrenn aour prometet, goude-ze e oe digouviat.

Ar roue a roas neuze urz d'e wardou da vond dioustu da gerhed ar pesketaer, gwaz ar vaouez-se.

E-keid-se, hemañ a oa war e labour a-zevri, douetañs ebed war e spered ; teurel e rouejou, sacha anezo gantañ, konta e besked e-ser kana ha sotal evel m'oa boaz dezañ. Pa welas ar gwardou o tond e lavaras ennañ e-unan :

« An diod a zo bet ahanon ! Setu gwardou ar roue ; kredi a ran e tosta an eur euz va maro... Imbisil eüruz ! genaoueg ! Gouzoud awalh a ran koulskoude eo ar vaouez enebour ar gwaz hag em-eus bet fiziañs enni ; strobinellet on bet gand he lubanèrèz hag he homzou flour ; n'on nemed eur genaoueg pa n'on ket gouest da guzed eur sekred ouz eur vaouez. Ha bremañ e vezin dibennet... Ahanta ! paour-kêz paotr, n'eo ket laeret ganit ar maro e zo ouz da hortoz ! »

Ne glaskas ket enebi ouz ar gwardou.

« Mar gelfeh, emezañ, chom heb va jadenna, ne rin netra evid klask tehed. »

Dre ma 'z eent gand an hent, e ree ar gwardou goulennou outañ med ar pesketaer a jome dilavar, evel mantret ha ne ree nemed heja e benn ; gwelloc'h oa rei peoh ! E spered a laboure koulskoude o klask an tu d'en em denna diouz al las ha tu ebed ne gawe...

Emgavet dirag ar roue e stouas dirazañ hanter-varo gand ar spont hag an enkreiz.

« Ahanta ! diboell a besketaer, te eo az-peus diskuliet ar sekred d'az wreg ? »

— Ya, Aotrou, lavared am-eus dezi ar gont penn-da-benn.

— N'ah-eus ket dizonjet ar pezh am-boa lavaret dit : « Ma « tiskuilhez ar sekred da hini pe hini e vezi dibennet. » Hag ez-peus dizentet. »

Ar pesketaer, abafet hag mantret evel boemet, a jome stouet, e benn stok ouz an douar.

« Ne fell ket dit lavared netra d'en em zivenn ? »

Gér ebed...

« Perag az-peus dizentet ? N'az-peus ket aon da vervel ? »

— O deo ! Aotrou, eme ar pesketaer, aon am-eus da vervel... Med setu... Kared a ran va gwreg ; fiziañs am-eus enni, med siwaz ! n'eo nemed eun diboell a vaouez ; kredi a ree din am hare hi ivez hag he defe miret ganti ar sekred, rag va buhez eo a oa en arvar...

— Gwardou, eme ar roue, kasit hemañ ganeoh ; n'eo ket fin awalh ! Trohit ar penn-se, n'eus ennañ empenn ebed ! »

D'ar mare m'edo ar gwardou o vont d'e gas ganto, ar pesketaer a stouas eur wech c'hoaz dirag ar Roue en eur lavared :

« Aotrou, gweled a rit ne fazien ket pa lavaren deoh eo d'am enebour eo e roen an arhant a roen d'am gwreg. Ne felle ket deoh va hredi d'an ampoent ! Gweled a rit, Aotrou eo va gwreg va enebour.

— Gwir eo ar homzou-ze », eme ar roue ennañ e-unan. Hag o veza ma oa mad ha fur e pardonas d'ar pesketaer hag e roas dezañ e frankiz. Gwelloc'h c'hoaz, e gemer a reas en e balez e renk e zervijerien. Med ar wreg avad, fallagr evel ma oa ha diskorpul, a oe forbannet er mêz euz ar vro.

V. Fave eskob

... Lared e hra, un dé, é vamm de Yannig :

« Kerhet-hwi, me mabig peur, d'er foér, é léh ho mammig, de werhein ur vuoh kev-lé ha de brénein unan leah. Kerhet 'ta d'ober en daou varhad.

— Nen dein ket !

— O geou, kerhet, ha dihoallet a fari, èl ged ho marhadeu ronsed. Med er weh-man ne farieët ket : ré fur oh ! Kerhet, Yannig.

— Nen dein ket.

— Kerhet, me menon, ha mé e bréno deoh ul lavreg neüé.

— Ged un tok hag ur blouk argant araog.

— O, me hrouèdur...

— Ged ur hramaillon luheg.

— O, me faotr bihan, ré e vo...

— Hag ur yar e zovo, é léh me hani ha ne zov ui erbed biskoah.

— O, me Yannig, ré e vo...

— Hag er montr argant ged ur ranjenn aour, er marh-houarn grateit dein a houdé gwerso ha ne wélan ket mé é toned...

— O me haranté, éh et de skarhein yalh ho mamm ; ré e houlenet én ur wéh.

— Hoah é houlenann genoh lezel en tiegeh genein.

— O me Yannig peur a garanté, petra é ho chonj-hwi ?

— Kaoud un tiegeh dein !

— Erhad oh-hwi é tiegeh ho mamm, me hrouèdur.

— Un tiegezh em-bo mé, pé nen dan ket d'er foér !

— Ré yaouank oh hoah, mé menon peur.

— Ema er Meillouz, a me oedeu-mé, én é diegeh, ha Marion eüé ; ha m'em-bo mé eüé un tiegeh. pé nen dein ket d'er foér.

— O me Yannig, ne houieët ket hwi kas ho tiegeh èl er Meillouz pé èl er Varionenn.

— M'em-bo ur voéz d'er has. Aveid kas o ré, éma bet er Meillouz é kemér ur voéz, hag er Varionenn ur goaz. Ur voéz em-bo eüé aveid kas me hani.

— N'ho-pes ket hwi moéz erbed, me Yannig peur.

— Mé e gavo.

— Hwi e gavo ! Un dra de houied é.

— Er ré-rall e gav.
 — N'oh ket hwi el er ré-rall ; er ré-rall e zo sontil, difré, ampert...
 — Ta, ta, ta. Kaved e hra er ré-rall ; boud oh bet hwi é kaved ; kavet en-des er Meillouz hag er Varionenn. Me gavo mé eùe d'em zro.
 — Stankoh e vé, me faotr, er bouzél saout de cherreh ar en henteu eid er merhed a féson.
 — Mar ne gavan moéz erbed de cherreh ar en henteu, mé e yei d'er marhadeu.
 — O me Yannig peur, ur folleh éh et hwi d'obér !
 — Estroh eidon-mé hé groa.
 — Nag émen éh ein-mé neuzé ?
 — Émen é kareët pé émen é helleët.
 — Med, Yann kêh, ne chonjan ket mé diskar me ziegeh.
 — Hwi en diskaro aveid ma hellein-mé seùel me hani.
 — O me Yann-mé, ne hreët ket en dra-sé ?
 — M'er groei.
 — ... Kerhet d'er foér é léh ho mamm de werhein er vuoh ha de brénein un arall.
 — Nen dein ket, mar ne ret ket dein er péh e houlennan.
 — Éh an de dérein, mar dalhet.
 — Hwi e zidéro goudé : diù boén ho-po.
 — Éh an de ziskar me astell ar ho kein, lon fall.
 — Hwi hé diskaro aveid ket.
 — Éh an d'ho lahein, d'ho tagein, d'ho flastrein...
 — Nen dé ket groeit.
 — O Santéz Barban er gurun ! Più e zibennado en amoed a baotr-man ? Perag, boud e zo dég vlé, n'em-es ket gwéet é houng dehon ?... Kerhet breman, Yann, d'er foér ém léh.
 — Mar ret dein er péh e houlennan.
 — Er boh, red e vo dein rein é hoant dehon !
 — A vihanoh nen dan ket.
 — Hama, ya ! Reit e veint deoh. Med dihoallet a fari en droiad-man ged ho marhadeu.
 — Hwi o rei é gwirioné ? Goalhet on a werso ged ho promèseu. Er pér melén e heijet hwi, ne vé ket a zèbr déhé ; ho yar ne zov ket ; ho montr nen da ket ; ho marh-houarn nen da ket muioh. Red é ma teint, hag oll en traou arall de heul geté.
 — Petra e hreët-hwi geté ?
 — Seùel me ziegeh aveid kaoud ur voéz.
 — Hama, reit e veint deoh, me Yannig kaer-mé.

— É gwirioné ?
 — É gwirioné, me Yannig a garanté.
 — Nann a veg hebkén ?
 — É gwirioné grons, me mab. Med kerhet hwi breman.
 — Breman éh ein. »

J.-M. HENEU,

Mab Azen.

AH ! LES MINORITÉS

Je traduis quelques lignes extraites des pages de *Dihun*, paraissant à l'intérieur du magazine *Breiz* :

« Une minorité dans une minorité, voilà la condition des Vannetais. Vous direz sans doute qu'ils peuvent apprendre leur dialecte...

« Pour le moment, si l'on peut se procurer des livres pour s'initier au breton de Vannes, on ne trouve pas de lexique...

« Encore plus grave, les organismes qui luttent pour le breton (« Breiz o veva », par exemple) n'utilisent pas le vannetais, ou si peu. Dans ces conditions, comment nos Morbihannais seraient-ils attirés par leur dialecte, qui fut pourtant celui de Kallo et de Loeiz Herrieu ?

« ... Pourquoi y a-t-il moins de vannetisants à se présenter à l'examen de breton au bac ? Parce qu'on n'a pas respecté leur personnalité et qu'on a tenté de tuer leur dialecte (quoi de plus étrange en Bretagne ?). »

Bravo pour cette défense du vannetais ! J'ajouterai que la minorité bretonnante du Bro-Gwened compte environ 120 000 personnes. Ce qui mérite considération.

Le concours pour LES PRIX DES POÈTES BRETONS 1973, (en breton comme en français), est d'ores et déjà ouvert. Demander renseignements (en joignant une enveloppe timbrée) à Madame Andrée BOURGEOIS-MACÉ, 26, avenue Maginot. 35 - RENNES.

Chob al Lonker

Chob al Lonker,
Echu gantañ e dro kêr,
Ront e voutou, ponner e benn,
Kouezet er porz 'kreiz ar vouillenn,
Evel eur pemoh,
Respet deoh,
A hortoze, genou digor,
Ma teuo Chann e toull he dor
Da jacha warnañ 'mêz ar stlabez...
Paour-kêz maouez !
Stlapet e oe en eun toull du
E korn ar hraou, war al ludu,
Da hlaourenni ha da heugi,
Ha da boaza e « odivi ».
Frank e henou, troubl e spered,
E-kreiz an noz 'oe dihunet
Gand trouz an nor o wigourri...
Chann oa eno gand eur pod pri,
Cheñchet he mouez, mouchet he fenn,
En-dro d'he horv eul liñser wenn.
« Piou out-te 'ta ? 'me al lonker.
— Plah an diaoul kamm... Ha va micher
Dougenn d'al lonkerien
O zammig keustereunn :
Eur begad bara bruzunet
Loued ha dizehet...
— Eun tamm bara dizehet !
Eme Chob, divorfilet !
Ha da eva ?
— ... Netra ! »

H. LERAN.

BISKOAZ !

« O paour-kez Yann ! Kollet ma hi bihan ganin. Biskoaz !
Torret e-neus e lerenn-stag keit 'ma oan o vale. Piou e zegaso
d'ar ger ?

— O paour-kez Per ! Med perag ne rafeh ket embann an darvoud
poaniuz-ze er gazetenn ?

— Sonjet awalh am eus hen ober. Med, siouaz ! va hi bihan ne
oar ket lenn.

— Biskoaz ! »

ET NOS EXPOSITIONS ?

Nous en avons signalé une douzaine au dernier numéro, la plupart sur nos côtes finistériennes, là où viennent les touristes. Nous n'en retiendrons que deux pour un bref aperçu.

1. — Celle du *Parc d'Armorique*, à la Pointe des Espagnols, sur la rade de Brest, sous les voûtes d'un vieux fort. Le responsable y avait réuni dans une ordonnance serrée quelques échantillons des œuvres d'une soixantaine d'artisans en tout genre : peinture, ferronnerie, sculpture, bas-relief, boiserie, tissage, céramique, broderie, affutiaux et jouets d'enfants, robes Xpratchwood, etc.

« Ce n'est qu'un début, nous dit-il, nous pensons à mieux : une maison pour les artisans créateurs de Bretagne. » Eh bien ! ce lieu d'exposition permanente existe désormais à Brasparts, dans la ferme Saint-Michel, aux flancs de la montagne de ce nom. On restaure déjà le bâtiment qui servira de vitrine pour les artisans. Ceux qui viendront voir concevront aussi le désir d'aller les rencontrer chez eux. Tel est le but de l'œuvre inaugurée le 26 novembre.

2. — Celle du maître verrier *Job Le Guével*, à Pont-Aven.

Cet artiste aurait volontiers fait des verrières pour les églises à l'image de ce que nous admirons dans les cathédrales du Moyen Âge. Oh ! il en a bien fait, mais si peu, en Bretagne à tout le moins, et il a dû demander son pain... à Paris, où il travaille dans le moment pour l'église de Saint-Pierre-du-Gros-Caillou, ce qui l'a amené à reprendre l'art des romains importé d'Égypte : la verrerie à l'usage des maisons pour la lumière des pièces et le revêtement du mobilier. Il travaille lui-même le cristal auquel il fait prendre toutes les couleurs désirées. C'est un maître du genre. Nous cherchons la place et l'occasion de présenter au plus tôt cet art ancien adapté aux besoins modernes.

Deuil chez les émigrés

Mme Paul Daniel, née Madeleine Le Dœuff, dont la famille habite Guimaec (Finistère), quoique née dans l'émigration à Croisey, près de Rouen, avait appris le breton à Nanterre grâce au cours par correspondance de Visant Seite. Devenue militante, elle avait fondé sur place une section de ce cours et y enseignait elle-même. Bonne chrétienne par ailleurs, elle militait aussi pour sa foi.

Et voici qu'une embolie l'enlève brutalement, le 4 novembre. Ses compatriotes de Nanterre, avec le concours de ceux des amicales de Rueil et d'Eaubonne, tinrent à ce que ces obsèques fussent ce qu'elle désirait, c'est-à-dire célébrées en breton et en latin autant qu'en français. Ce qui fut fait le 6 novembre, en l'église de Notre-Dame-de-Fontanelle.

Son mari voulait qu'elle reçût les mêmes honneurs dans sa patrie à Guimaec.

Prévenus, Visant Seite et le directeur de « Bleun Brug » (dont elle était fidèle lectrice), s'y rendirent le 7 et le chanoine Mévellec célébra à nouveau la messe dans les trois langues où la part du breton fut ce qu'elle devait être. L'assistance fut sensible à cette note bretonne et latine, qui dit encore tant de choses au cœur de nos Bretons, surtout quand ils sont émigrés.

Requiescat in pace ! Doue d'he fardouno !

"Kanenn Nedeleg"

Musique : Roger Abjean



Nedeleg

Allegro -

(Prélude - orgue)

1. Se. tu eur burzud braz war an douar di goezet.
2. Eur zalver e-vi-dom en noz mañ'a zo ganet.
3. Ar basto-red ba-an a zo et den a-do-ri.

Diskan

Ka-nom en noz-man, ka-nom nou-él da Je-zuz:

Glo-ri-

ti-

a!

In ex-

cel-sis de-

o!